

**RECHERCHES
LIBERTAIRES**

RECHERCHES LIBERTAIRES = 6

AMIS LECTEURS

- RL

QUELQUES CONSIDERATIONS METATHEORIQUES

Suivies de "Note sur ANARCHISME et MARXISME"

- Gérard GILLES

Sur la "THEORIE ANARCHISTE SPECIFIQUE"

- Francis M.

Un MARXISME LIBERTAIRE ?

- Claude F.

Un ANARCHISME REFORMISTE ?
L'INDIVIDUALISME SOCIAL.

- René FURTH

Wilhelm REICH AUJOURD'HUI.

- G. G.

La RESPONSABILITE SOCIALE de L'ARCHITECTE (II)

- J. COHENNY

La FONCTION SOCIAL-DEMOCRATE de L'ARCHITECTE

- Henriette D.

La vie du MOUVEMENT LIBERTAIRE

I) La TENDANCE ANARCHISTE-COMMUNISTE DU "MOUVEMENT
REVOLUTIONNAIRE".

CORRESPONDANCE.

S
O
M
M
A
I
R
E

rectificatif

Nous reportons au prochain numéro la présentation de la

TENDANCE ANARCHISTE COMMUNISTE (TAC)
DU MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE

Mais si vous voulez dès à présent connaître ses positions,
demandez le numéro 3 de

TRIBUNE ANARCHISTE COMMUNISTE

à Odette Martin 14 B, route de Davayé
71 CHARNAY-LES-MACON

L'article sur la TAC devait couvrir une rubrique sur la vie du mouvement anarchiste. Nous avons été retenus par la difficulté de donner une idée correcte d'un groupe en le présentant de l'extérieur, même en utilisant ses textes et un échange de lettres. Quant à l'aborder de manière critique, c'était faire de cette rubrique un "panorama critique", et nous donner un rôle de censeurs auquel rien ne nous prédispose.

Nous demanderons donc à différents groupements de se définir eux-mêmes, et nous laisserons les lecteurs et les autres organisations ouvrir le débat s'ils le jugent utile. Nous penserons avoir réussi si nous parvenons à établir un dialogue entre des groupes qui n'entretiennent pas ou plus de relations entre eux. Cela nous permettra peut-être, par la suite, de poser la question d'une liaison et d'une collaboration entre certaines organisations, publications, etc.

Dans l'immédiat, nous avons demandé aussi à "Anarchisme et non-violence" et au Mouvement communiste libertaire de préciser leurs positions, leurs modes d'organisation et leurs méthodes d'action. Si d'autres groupes tiennent à se présenter dans "Recherches libertaires", nous les invitons à prendre contact avec nous.

Nous remettons également au prochain numéro la rubrique "Correspondance".
N'hésitez pas à nous submerger de lettres ...

AMIS LECTEURS

VOUS VENEZ DE RECEVOIR RL-6 ET VOUS CONSTATEZ QUE LA REVUE OCCUPE UNE PLACE A PART DANS LA PRESSE LIBERTAIRE. TERRAIN PERMANENT DE LIAISON, DE DISCUSSION, "R-L" N'EST LIÉ À AUCUNE ORGANISATION OU TENDANCE, MAIS TIENT À ENTREtenir DE BONNES-MAIS CRITIQUES-RELATIONS AVEC TOUS. CEPENDANT CETTE EXPÉRIENCE NE POURRA SE POURSUIVRE QUE SI DE LECTEURS VOUS DEVENEZ COLLABORATEURS. NOUS REMERCIONS LES NOMBREUX ABONNÉS QU'INOUS ONT ÉCRIT, MAIS NOUS DÉPLORONS QUE 2 OU 3 SEULEMENT AIENT ENVISAGÉ DE PARTICIPER À NOTRE TRAVAIL.

SUR UN AUTRE PLAN, NOUS DÉPLORONS AUSSI QUE SEULS UNE TRENTAINE DE CAMARADES AIENT RENOUVELÉ LEUR ABONNEMENT. LÀ AUSSI NOUS ÉPROUVONS QUEQUES DIFFICULTÉS, LE TIRAGE ET L'EXPÉDITION D'UN NUMÉRO (500^{EX.})

NOUS REVIENNENT À PLUS DE 600, Frs.
UN MINIMUM DE 50 NOUVEAUX ABON-
NÉS EST DONC NÉCESSAIRE POUR
SORTIR LE PROCHAIN NUMÉRO, SANS
RÉSERVE POUR LA SUITE !

- À VOUS DONC DE CHOISIR :
- OU "R.L.", TEL QU'IL S'EST DÉFINI DE-
PUIS SES PREMIERS NUMÉROS VOUS
INTÉRESSE ET DOIT CONTINUER.
 - OU IL DEVIENT NÉCESSAIRE DE TI-
RER DE SA STAGNATION LES CON-
CLUSIONS QUI S'IMPOSENT

À VOUS DE JOUER !

MANDATS ET ARTICLES SERONT LES
BIENVENUS. R L

NOTA : LES NUMÉROS 1_2_3_5
SONT ÉPUIÉS AINSI QUE
"POURQUOI CONTINUER"
IL RESTE QUELQUES_ 4_

QUELQUES

CONSIDERATIONS

METATHEORIQUES

R é p o n s e à " l ' a n a r c h i e p o s i t i v e "

L'une des fonctions possibles de "Recherches libertaires" est la libre circulation de la parole entre les militants et les groupes. L'unification de la théorie libertaire, si elle est possible, ne se fera pas sans controverses et oppositions. Sous ce titre de "considérations métathéoriques" on trouvera une réponse polémique à l'article de René Furth, "l'anarchie positive".

Une théorie pourquoi faire ?

° Pas de révolution sans théorie révolutionnaire.

Lénine

Cela peut sembler quelque peu une provocation de commencer une critique sur le problème de la théorie anarchiste par une citation de Lénine. Qu'on le prenne comme je l'écris, avec le même mélange d'humour et de sérieux. Un spontanéiste acharné pourrait répondre à Lénine que la classe ouvrière se passe très bien de théorie, que vivant quotidiennement sa misère elle est spontanément révolutionnaire, et qu'il faut et qu'il suffit de trouver l'action exemplaire qui déchaînera cette explosion populaire spontanée qu'est la révolution. On pourrait dans cette perspective dire de la classe ouvrière ce que Nietzsche disait de la jeunesse : elle est un tonneau de poudre et une étincelle suffit à l'enflammer. En tant qu'humoriste, je répliquerai que le spontanéisme est déjà une position théorique, la théorie spontanéiste. A la limite, tout discours exprimant une prise de position quant à la stratégie ou la ligne politique est théorique. Le discours spontanéiste n'y échappe pas.

Ceci dit, la nécessité de la théorie peut se justifier par des arguments moins formels et plus positifs.

En effet, admettons le mouvement révolutionnaire engagé : le problème va se poser à toute organisation et à tout militant

de son action dans le mouvement en cours. Il va agir selon une finalité, en vue de construire tel ou tel type de société. Un révisionniste, un bolchevik et un libertaire souhaitent trois types de déroulement différents du processus révolutionnaire et trois types de société socialiste. L'action quotidienne de chacun sera commandée par ses choix. La théorie, c'est avant tout la conscience claire de ces choix d'une part, et un discours permettant de les communiquer si possible de façon convaincante aux camarades de combat. Il apparaît alors clairement la nécessité d'une théorie libertaire qui puisse être valablement opposée aux théories des autoritaires et étatistes en tous genres, révisionnistes ou bolcheviks.

Faire la révolution, c'est aussi entrer en lutte contre l'adversaire réactionnaire puissamment armé tant physiquement qu'idéologiquement. Ceci suppose une stratégie, stratégie qui nécessite une constante analyse du réel, tant des structures de la société que de la situation au moment de l'action ; ceci sous peine pour les révolutionnaires de commettre des fautes graves qui donneront quelque avantage à l'adversaire. Il faut donc posséder des instruments d'analyse du réel, et ces instruments c'est justement l'appareil théorique qui peut les fournir.

De la forme de la théorie

Savoir, modèle et création

Faire de la théorie, qu'est-ce que cela signifie ? Accumuler un savoir ? Construire des modèles ? Ou se donner simplement un instrument de création ?

Constituer un savoir, c'est accumuler des connaissances sur ce qui est. L'objet de la révolution est au contraire de changer ce qui est et de créer au-delà de la destruction de l'étant un monde nouveau. Il y a donc a priori opposition entre savoir et révolution. Opposition théorique formelle confirmée par la pratique. Le savoir, les mandarins de l'université le possèdent. M. Raymond Aron en sait sans doute plus que n'importe quel révolutionnaire sur la société industrielle, son économie et sa sociologie ; cela n'empêche pas M. Aron d'être un conservateur acharné. De même pour la plupart de ses collègues sorbonnages et sorbonicoles, comme disait Rabelais. Les jeunes grévistes de mai 68 n'en savaient pas tant ni sur la société industrielle, ni sur l'histoire du mouvement ouvrier, que nos sus-nommés mandarins. Et moi-même qui me mêle d'écrire, ces érudits m'enverraient aux cuisines devant mon ignorance en leur matière.

Le savoir constate, il ne crée pas, pas même une théorie. Einstein l'a dit avant moi, et sans doute d'autres avant lui. Une culture qui se limiterait à une érudition, fût-elle érudition sur la révolution, permettrait peut-être de gagner à un jeu radio-télé, elle ne déboucherait pas sur la pratique révolutionnaire, et donc de notre point de vue serait vaine, stérile et castratrice. Une authentique culture révolutionnaire n'a de sens que liée à une pratique, au service d'une pratique. Toute culture révolutionnaire authentique est d'abord pratique d'une révolution culturelle.

Ayant rejeté le savoir, contre lequel s'est justement faite la révolution culturelle du printemps 68, va-t-on se rabattre sur la pratique des modèles ? Cette question est actuelle, les modèles sont à la mode. Que n'a-t-on pas lu sur le "modèle français du socialisme", le "modèle tchèque", etc... La pratique du modèle est chose courante dans l'activité groupusculaire.

Il y a deux manières d'utiliser des modèles. La première consiste à considérer les révolutions qui ont eu lieu au cours de l'histoire, commune de Paris, révolution d'octobre, guerre d'Espagne, révolution culturelle en Chine, commune de Budapest, printemps 68 de Paris ou de Prague, et à prendre l'une de ces révolutions ou un amalgame de quelques unes d'entre elles comme modèle de la révolution à faire. En même temps on prend l'organisation politique qui est censée avoir mené à bien le mouvement choisi comme référence et on cherche à la reproduire. Tel veut reconstituer le parti bolchevik, tel autre la C.N.T., tel autre les soviets, etc...

L'autre manière d'utiliser les modèles est de mettre sur le papier les structures du socialisme qu'on veut construire, et d'en déduire ensuite le processus et le mode d'organisation (l'organisation actuelle étant le modèle de la société future) ; le modèle étant prêt, il suffit de le reproduire.

Aux amateurs de modèle je serais tenté de répondre par une formule classique, qu'on ne s'assoit pas sur le mot chaise. Entre les modèles sur le papier ou inscrits dans la structure des organisations, et la révolution réelle, il y a la même distance qu'entre mot chaise et ce sur quoi on pose son cul réellement quand on s'assoit.

En effet, les conditions réelles d'une révolution à venir ne reproduisent pas celles d'une révolution passée. Ni économiquement, ni socialement, ni culturellement, la France de 1970 ne reproduit la Russie tsariste, ni l'Espagne de 1936, ni la Chine de Mao. Pas plus d'ailleurs que la Ligue ni l'A.J.S. ne sont le parti bolchevik, ou que la C.N.T. française ne reproduit la C.N.T. espagnole de 36. Les modèles théoriques auxquels se réfèrent les organisations sont par rapport à la réalité des abstractions. Aucune révolution historique ne correspond réellement aux modèles théoriques qu'on en donne. Pour une même révolution, par exemple octobre 1917, il existe au moins trois modèles, le stalinien, le trotskiste et l'anarchiste, qui ne se recouvrent pas. Aucun ne recouvre d'ailleurs la complexité des faits réels.

D'autre part, même si un modèle théorique est établi en fonction d'une analyse actuelle, rien ne peut garantir que la dynamique du processus révolutionnaire le réalisera dans le réel. La théorie des modèles ne peut donc mener qu'à une attitude autoritaire et volontariste (on essayera de mouler les faits dans le lit de Procuste du modèle), ou à un utopisme stérile.

Si la théorie n'est ni savoir ni modèle, que peut-elle être ?

La révolution est changement du monde et de la vie, destruction du système et création de nouvelles structures, processus dynamique et contestation radicale en actes. De ceci découle ce que peut être la théorie révolutionnaire. La théorie doit être partie du processus révolutionnaire, instrument au service du but à atteindre, la nouvelle société. Par rapport au système, elle est non savoir mais critique. Quand Marx fait la théorie du capital, il n'enrichit pas le savoir accumulé par l'économie politique, il invente un instrument (qu'il compare lui-même à un microscope), instrument qui va révéler l'absurdité du système et la nécessité de sa mort, en même temps qu'il met en évidence les forces qui, à l'intérieur même du système, travaillent à sa destruction. Ces forces, il va grâce à la théorie les révéler à elles-mêmes, hâter leur prise de conscience révolutionnaire. C'est pourquoi "le Capital" s'adresse non aux mandarins dépositaires du savoir mais aux prolétaires et à leurs alliés intellectuels.

Par rapport à la réflexion théorique du système sur lui-même, la théorie révolutionnaire est révolution théorique, elle détruit la théorie engendrée par le système, qu'elle nomme idéologie, c'est-à-dire fausse science et science fausse, mystification aliénante pour les consciences soumises au système. A l'idéologie elle oppose la théorie révolutionnaire, démystification et prise de conscience de la nécessité de la contestation pratique, de l'action révolutionnaire.

Par rapport à l'action révolutionnaire, la théorie se justifie comme nécessité historique, logique et existentielle tout à la fois. De plus, elle se pose en guide de l'action, non en créant des modèles qui seront au mieux des utopies ou des idéologies d'une dictature au pire, mais en posant des principes d'action. Des principes découlent des lois qui agissent comme contraintes absolues sur les actes des révolutionnaires, parfois jusque dans les moindres détails. Si j'adopte un principe de dictature de parti, tous mes actes seront conditionnés par ce but, instaurer la dictature de mon parti. Au contraire, si j'adopte le principe libertaire, je devrai combattre avec la même violence et le système et les partisans de toute espèce de dictature, même s'ils se parent du titre de révolutionnaires. Je devrai combattre, s'il le faut les armes à la main, le prétendu "état ouvrier" que les bolcheviks ne manqueront pas d'instaurer si par malheur ils s'emparent du pouvoir d'état, comme l'exigent leurs propres principes.

Ceci est évident, et de même que, libertaire, organisé ou non, je provoquerai la formation d'organes spécifiques des classes en lutte, conseils ouvriers, comités de base, etc. Et je donnerai le pas à ces organismes issus de l'auto-organisation de la révolution sur mon organisation qui à la limite disparaîtra au profit de ces organismes. Je militerai pour le renforcement de leur pouvoir, leur organisation fédérative, et contre toute tendance de mainmise d'un parti sur ces conseils. Je les pousserai à prendre des initiatives allant dans le sens de l'autogestion et non à recevoir leurs mots d'ordre de l'extérieur.

Mais le principe libertaire entraîne des conséquences plus lointaines, et parfois moins évidentes. "Ils se battaient pour la liberté, c'est un bien dont on jouit vivant." (Thomas Edward Lawrence, Les sept piliers de la sagesse). De cette évidence, T.E. Lawrence tire des conséquences sur la manière de conduire la guerre de sorte à faire tuer le moins possible de ses amis. Ceci est toujours valable ; on ne libère pas les hommes par la dictature, encore moins en les tuant. Ce qui exclut formellement de la doctrine libertaire certaines théories terroristes. Même s'ils se prétendent anarchistes, nous ne pouvons considérer comme tels les adeptes de la violence en soi. Toute violence qui n'est pas imposée par l'ennemi usant lui-même de violence est inacceptable pour nous. Encore plus inacceptable est la violence qui vise indistinctement la foule, tuant ami comme ennemi, renforçant la violence du système qui, sous prétexte de défense antiterroriste, en profite pour réprimer férocement le mouvement révolutionnaire. Dût le romantisme y perdre, la liberté n'est pas du côté de Ravachol ni des poseurs de bombe de Milan.

Quant à la vie quotidienne, si tout acte qui dès maintenant se pose comme libre contre le système - transgressions des répressions et tabous en tout genre - est déjà acte révolutionnaire, et si nous devons encourager de tels actes et défendre contre la justice du système ceux de leurs auteurs qui tombent entre ses mains, nous ne pouvons considérer comme positives des transgressions qui se retournent en aliénations d'ordre supérieur. Quoique la loi l'interdise, il n'est, par exemple, pas libérateur de devenir toxicomane à l'héroïne, ceci n'augmentant en rien la liberté individuelle. Si nous devons défendre les drogués contre la justice, c'est pour d'autres raisons : entre autres parce que le drogué est un produit d'une société invivable et qu'elle est mal venue de lui reprocher de faire ce à quoi elle l'a poussé, et parce que nous préférons lui donner des raisons de vivre et de combattre plutôt que d'aggraver son mal de vivre en le jetant en prison. Mais si nous ne condamnons pas l'individu, nous condamnons la toxicomanie comme aliénation et entrave à la liberté individuelle. (J'ai écrit toxicomanie, et non drogue, ce mot recouvrant des produits qui ne conduisent pas à la dépendance aussi bien que ceux qui y conduisent.)

Au chapitre des rapports entre théorie et vie quotidienne, il faut au passage réhabiliter les individualistes. Le printemps 68 a remis d'actualité la vieille formule "il faut changer la vie" et mis en pratique la critique de la vie quotidienne, ainsi que l'avaient prévu les théoriciens situationnistes. Si la révolution a connu un reflux sur le plan social, pour de nombreux militants l'expérimentation d'une critique en acte de la vie quotidienne reste à l'ordre du jour, qu'elle soit collective ou individuelle. Ceci a amené certains à de nouvelles formes d'action militante, fondée sur la transformation des rapports inter-individuels dans leurs activités politiques, professionnelles ou autres. J'aurai l'occasion d'y revenir ailleurs. La lutte contre les répressions de la vie quotidienne, notamment sexuelle, prend autant d'importance que la lutte contre les conditions de travail. L'action militante est portée dans les domaines des loisirs, de l'habitat, de l'éducation des enfants, etc. Le théoricien est obligé de constater que les auteurs dits "communistes", libertaires ou pas, se sont peu souciés de ces problèmes (l'I.S. mise à part) et que l'acquis théorique le plus important nous

vient des individualistes. Ceux-ci furent longtemps les seuls à se préoccuper de la destruction des répressions sexuelles, allant sur ce point beaucoup plus loin que Reich ; les seuls aussi à tenter des expériences communautaires qui sont aujourd'hui remises à l'étude par des collectivistes.

Si notre anarchisme actuel va puiser sa culture aussi bien chez Marx que chez les individualistes, en passant par les anarcho-communistes, les philosophes maudits comme Nietzsche, les psychanalystes, Lawrence d'Arabie, les poètes surréalistes ..., cela remet fortement en question les vieilles coupures. (Un jour nous finirons par découvrir Gobineau que les fascistes se sont imprudemment annexé ; attention, c'est l'humoriste qui parle, mais sait-on jamais, on leur a bien piqué Nietzsche...)

En guise de conclusion provisoire :
des coupures

Finie la coupure entre anars et marxistes, puisqu'il y a des anarcho-marxistes.

Finie la coupure entre anarcho-communistes et individualistes, puisque nous avons réintégré les individualistes dans une théorie socialiste.

Finie la coupure entre anarchisme révolutionnaire et anarchisme philosophique, puisque les révolutionnaires se permettent de philosopher, et que nous mettons les philosophes au service de la révolution.

Depuis mai 68, nous avons expérimenté d'autres coupures. Entre la tendance qui anime "Recherches libertaires" et tout ce qui peut être néo-bolchévik, léniniste, trotskiste, stalinien, mao-stal, etc., il y a coupure. Appelons ça par convention coupure à droite.

D'un autre côté, il y a coupure à gauche entre nous et ceux qui refusent toute théorie et toute forme d'organisation, les spontanéistes en tous genres, anarcho-spontanéistes, mao-spontex, etc.

(Dans la confusion idéologique actuelle, étonnons-nous de n'avoir pas encore trouvé des fascistes spontanéistes... Il y eut bien jadis, au temps de la guerre d'Algérie, des anarcho-oas ; les classerons-nous à notre droite ou à notre gauche ?)

Gérard GILLES

NOTE SUR

ANARCHISME ET MARXISME

Si la rencontre, et éventuellement la synthèse, de la théorie anarchiste et du marxisme est actuelle, grâce à la littérature issue de mai et aussi par l'existence de courants anarcho-marxistes ou marxistes libertaires, elle n'a rien d'une nouveauté. Le père de l'anarcho-marxisme n'est autre que Bakounine, dont personne à mon avis ne conteste qu'il fut anarchiste. Bakounine eut des contacts personnels tant avec Proudhon qu'avec Marx, et si dans la pratique il se sépara souvent de Marx et finit par rompre avec lui dans les conditions que l'on sait, il n'a pas manqué d'affirmer la valeur théorique de ses écrits. Bakounine a été jusqu'à traduire en russe le livre I du Capital.

Chez Marx lui-même, il y a pour le moins ambiguïté. L'hommage d'abord rendu à Proudhon, à son ouvrage contre la propriété, en des termes proches de ceux qu'emploiera bien plus tard Bakounine parlant de Proudhon, a précédé la brouille des deux hommes. Si Marx s'est comporté autoritairement dans l'affaire de l'Internationale, il n'en écrivit pas moins un texte sur la Commune qui est une prise de position libertaire. La pensée de Marx est suffisamment ambiguë et contradictoire pour que des interprétations opposées aient pu en être données. Si certains voient en Marx un autoritaire, d'autres (par exemple en France Maximilien Rubel, marxologue érudit) voient en lui un libertaire. Personnellement, je me rangerai volontiers à la position de Daniel Guérin : il y a en Marx de l'autoritaire et du libertaire, et selon la situation l'un ou l'autre s'exprime.

A l'origine, la coupure n'est donc pas si tranchée que certains l'affirment entre anarchisme et marxisme. Par la suite, si les courants marxistes dominants furent les courants autoritaires, des courants plus ou moins libertaires subsistèrent dans le marxisme, notamment en Allemagne avec le mouvement spartakiste qui s'opposa nettement au léninisme.

Actuellement il existe en fait, en dehors du marxisme-léninisme et de l'anarchisme antimarxiste, des courants qui tendent de nouveau au dépassement de l'opposition : au sein du marxisme doctrinalement pur des courants authentiquement libertaires, conseillistes et autogestionnistes ; au sein de l'anarchisme des courants anarcho-marxistes qui visent à incorporer à la doctrine anarchiste les instruments théoriques de la méthode marxiste.

Si nous estimons nécessaire une confluence du marxisme et de l'anarchisme classique, c'est-à-dire non marxiste, cela signifie que chacun d'eux pris isolément est irremplaçable autant qu'insuffisant, et que ces deux doctrines sont non pas opposées mais complémentaires, chacune étant puissante là où l'autre est inutilisable.

Le marxisme, tel qu'il apparaît dans sa forme achevée, c'est-à-dire dans le Capital et les écrits contemporains de sa rédaction,

nous fournit une méthode en effet irremplaçable. Le marxisme est une critique radicale du système capitaliste, de tout système capitaliste possible, libéral ou monopoliste d'état. Cette critique avait été tentée évidemment avant Marx, en particulier par Proudhon, mais jamais de façon aussi précise, abstraite, générale et formelle. L'originalité de Marx, c'est la théorie générale de la formation du capital, la théorie de la plus-value qui permet de comprendre le fonctionnement du système.

Ce qui fait la puissance de la théorie marxiste, son caractère simple, général, abstrait et formel, en constitue aussi les limites.

Théorie générale, elle permet d'étudier tout système capitaliste réel. (D'où l'absurdité des critiques du genre : "Marx est dépassé, le capitalisme actuel n'est pas celui du 19^e siècle") Théorie du mode de production des biens matériels comme marchandise, et théorie du mode de production des superstructures culturelles (idéologies) ou institutionnelles (état), elle permet une critique radicale des systèmes capitalistes à tous les niveaux, économiques, culturels, institutionnels. En tant qu'instrument de critique radicale du système, la méthode marxiste est donc bien nécessaire.

De cette critique découle une théorie de la révolution, la théorie de la lutte des classes. Théorie dans laquelle apparaît une de ces ambiguïtés dont j'ai parlé plus haut. Si la révolution est une guerre de classe se terminant par le triomphe du prolétariat sur la classe capitaliste, si le prolétariat à l'issue de cette lutte "exproprie les expropriateurs" et réalise "l'appropriation collective des moyens de production", cela signifie que la révolution est l'acte des masses prolétariennes, ce qui a priori élimine toute solution blanquiste, et même léniniste : la classe ne peut s'identifier à un parti qui lui apporte le socialisme de l'extérieur. Le "parti" ne saurait être que la classe elle-même, organisée pour la lutte, l'initiative venant de l'intérieur.

Quant à l'appropriation collective des moyens de production, c'est clair aussi, il s'agit bien là d'une appropriation par la classe elle-même et non par quelque institution qui prétendrait la représenter et jouerait vis-à-vis d'elle le rôle de l'ancien propriétaire. Ceci, en notre langage, s'appelle l'autogestion. Marx conçoit cependant la période post-révolutionnaire comme "dictature du prolétariat" et maintient la nécessité d'un "Etat ouvrier" censé exercer cette dictature contre la bourgeoisie qui par ailleurs a été expropriée, donc n'existe plus comme capitaliste. Ceci est contradictoire. Nous arrivons là à une limite de la critique marxiste. Ces contradictions amenées par le déroulement du système, de sa logique interne, devront être tranchées par des méthodes extérieures au marxisme. Et cette méthode, ce sera justement la critique anarchiste qui la fournira.

Au contraire de Marx, les théoriciens anarchistes n'ont pas mis au point une critique générale du système, mais plutôt des critiques portant sur des aspects concrets, immédiatement vécus, de l'existence dans le système. Les écrits théoriques anarchistes

sont l'oeuvre de militants engagés dans l'action, pour lesquels la théorie est au service de l'action. Ils sont donc amenés à faire porter la critique sur des problèmes concrets précis révélés par les nécessités de la lutte. D'autre part, alors que Marx déduit la théorie révolutionnaire de l'analyse interne du système, les libertaires déduisent la nécessité de la révolution et la théorie révolutionnaire d'une notion extérieure au système, la notion de liberté individuelle et collective. Cette notion de liberté dérivant elle-même d'un vécu de l'aliénation imposé par le système.

Pour l'anarchie, c'est parce que le système est incompatible avec la liberté individuelle et collective qu'il est aliénant, inhumain, donc condamné. Cette privation de liberté est éprouvée dans la vie quotidienne. Si on veut créer un monde authentiquement libre, il faut détruire l'obstacle à la liberté, le système. Pour le détruire, il faut analyser le système ou faire confiance à la spontanéité de ses victimes. Si on considère l'analyse du système comme utile, ne serait-ce que pour en déterminer les points de rupture et pour découvrir en lui les forces qui travaillent en permanence à sa destruction (la classe prolétarienne) on est obligé d'employer la seule méthode d'analyse existante, c'est-à-dire le marxisme. Donc anarchisme et marxisme, pour ce qui est du discours théorique, renvoient l'un à l'autre.

La notion de liberté introduite dans la théorie révolutionnaire par Stirner et reprise par tous les anarchistes a conduit à une critique radicale des institutions répressives du système, en premier lieu l'état. La critique anarchiste de l'état, instrument de répression, s'articule parfaitement avec la théorie marxiste de l'état, superstructure du capitalisme. Nous n'avons pas la place dans ce bref article de développer la théorie de l'état ; examinons en simplement les conséquences afin de montrer comment elle permet de sortir des contradictions de la théorie marxiste de la révolution.

- L'état tend à conserver le système existant et à le faire fonctionner ;
- l'état est au service de la classe dominante ;
- l'état tend à maintenir sa propre existence ;
- l'état se constitue comme pouvoir sur la société totale ;
- l'état tend à accroître sans cesse son emprise : tout état à une vocation totalitaire ;
- l'état est à la fois nécessaire à la classe dominante et pouvoir s'exerçant sur cette classe ;
- l'état est pouvoir sur les individus qu'il prive d'initiative, se réservant à lui seul le droit de décision.

Il en découle que l'état, fût-il ouvrier, se constitue toujours en pouvoir sur la société et les individus, pouvoir qui ne peut que se renforcer si des forces extérieures à lui ne s'y opposent. Donc, quelles que soient par ailleurs les structures sociales, il y aura toujours contradiction entre l'état et la société, entre l'état et les individus. Il en résulte que la liquidation du système de classes passe obligatoirement par la

liquidation de l'état. Tout état persistant, même après une révolution socialiste, engendre un corps de bureaucrates d'état s'opposant à la société, c'est-à-dire une classe dominante. Si l'état contrôle les moyens de production, la classe bureaucratique possède alors tous les caractères d'une classe capitaliste. (Ceci, qui avait été prévu par la théorie libertaire, a été vérifié par la pratique après la révolution russe de 1917, justifiant pleinement la théorie.)

On démontrerait de même que toute dictature est dictature sur la société globale et que l'exercice de la dictature suppose un appareil répressif, donc un état.

Les contradictions de la théorie marxiste trouvent donc leur solution grâce à la critique anarchiste de l'état et de la dictature. Solution qui pose un nouveau problème : en l'absence d'état, quelle forme prendra en charge l'appropriation collective des moyens de production ? Là encore, il faut avoir recours à la théorie anarchiste de l'autogestion au niveau des entreprises et des communes, et la théorie du fédéralisme comme instrument de coordination des entreprises et des communautés de base.

La synthèse des théories anarchiste et marxiste aboutit donc bien à une critique radicale, générale (abstraite) et concrète du système et de l'existence dans le système, et à une théorie radicale de la révolution comme suppression pratique de l'aliénation et construction d'une société fondée sur la liberté et l'harmonie ; société instaurant à la fois la liberté individuelle et l'intégration de l'individu dans la société, problèmes insolubles dans le cadre du système capitaliste.

G.G.

CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ANARCHISME

C. I. R. A.

Beaumont 24

1012 Lausanne / Suisse

Bibliothèque du C.I.R.A. : 24, avenue De Beaumont
LAUSANNE - Tél. 32 35 43 : Marie-Chr. Mikhailov

Heures d'ouverture : mardi et samedi de 14 à 22 H
et sur rendez-vous

Cotisation annuelle donnant droit au prêt des livres et au bulletin : 10 F suisses, 12 F français

Suisse : CCP Lausanne 10 - 250 69

France : Alain Thévenet, 12 rue Duhamel 69 Lyon 2°
CCP Lyon 241 20

C.I.R.A. - Dépôt annexe de Marseille - B.P. 40
13 - Marseille St. Just

SUR LA THEORIE

ANARCHISTE

SPECIFIQUE

à propos de "l'anarchie positive"

"La théorie révolutionnaire
est maintenant ennemie de toute idéologie
révolutionnaire, et elle sait qu'elle l'est."

Guy DEBORD

Cette citation préliminaire ne vise pas au terrorisme intellectuel, elle n'est pas la nostalgie du Père (comme d'autres se placent sous l'autorité tutélaire de Lénine, Trotzky ou Mao...) ; il me semble simplement qu'elle pose le problème réel, celui de la possibilité impossibilité d'une théorie révolutionnaire "scientifique" (mot gênant...) et de sa dégradation en idéologies révolutionnaires diverses (les ismes).

Petit intermède sémantique : il serait bien utile de disposer d'un dictionnaire redéfinissant rigoureusement certains termes employés à tort et à travers (ou peut-être volontairement faussés : les mots travaillent pour le compte du pouvoir...) : le mot idéologie me semble un assez bel exemple de cette confusion : les "marxistes" (ou les anarchistes) l'emploient couramment dans le sens de "théorie", alors qu'il désigne tout autre chose chez Marx..., etc..., etc...(*)

De cette confusion, ou plus exactement de l'acceptation d'un état de fait, celui de diverses idéologies plus ou moins révolutionnaires qui se combattent, témoigne l'article de R. Furth qui pose en fait le problème de revigorer l'anar-

(*) Note du préposé aux stencils : R.L. publiera prochainement un petit lexique du chercheur libertaire (théorie, idéologie, philosophie, etc.). Il n'est pas trop tard pour envoyer vos définitions, personnelles, empruntées ou détournées...

chisme en tant qu'idéologie spécifique en reprenant les oeuvres des grands théoriciens pour constituer une "culture libertaire" vivante pouvant aider à la compréhension et à la transformation du monde actuel.

De là découle la gêne qu'on éprouve en lisant l'article alors qu'on ne peut que souscrire à plusieurs idées pratiques d'organisation et de recherche. La position fautive de l'auteur se manifeste notamment dans son langage très révélateur. Que signifie, par exemple, "l'action libertaire du printemps 68 a été surtout commentée ... en termes marxistes" ou "On ne peut cependant qu'introduire une grande part de confusion en formulant dans la terminologie marxiste une action spécifiquement anarchiste." ?

C'est avouer d'abord qu'il existe diverses idéologies entre lesquelles on pourrait choisir selon que l'évènement serait de caractère "anarchiste" ou "marxiste".

C'est prétendre ensuite qu'il y aurait une pratique spécifiquement anarchiste ou marxiste. Or la pratique révolutionnaire authentique n'est pas plus "anarchiste" que "marxiste" (même si elle est influencée par une idéologie anarchiste ou marxiste) ; elle est "libertaire" ou libératrice pour autant qu'elle va dans le sens de la prise en mains de leur propre histoire par les hommes ("l'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes"). En ce sens l'auto-organisation conséquente du prolétariat, déjà amorcée dans diverses expériences historiques (conseils, communes, comités, etc.), en vue de l'autogestion généralisée de toute la vie, sera la réconciliation réelle de la théorie et de la pratique révolutionnaires, en tant que critique totale du vieux monde de la séparation. Tout le reste n'est qu'idéologie révolutionnaire.

Autre intermède : il ne s'agit pas de créer une idéologie conseilliste, en fétichisant le Conseil Ouvrier. Les conseils de travailleurs ne peuvent être que des formes transitoires puisqu'il s'agit de supprimer toute séparation et principalement le Travail.

Le problème réel, c'est l'élaboration d'une théorie révolutionnaire unitaire, critique de la totalité. Cette théorie rendant compte du mouvement réel de l'Histoire, de la praxis totale, n'est évidemment possible qu'en liaison avec la pratique révolutionnaire et ne pourra se débarrasser de toute scorie idéologique que lorsqu'elle se confondra avec cette pratique. En ce sens, elle est en constante élaboration, toujours révisable (c'est pourquoi la phrase de Debord ne me satisfait qu'à moitié puisqu'elle semble déjà postuler l'existence d'une théorie en totale adéquation avec la praxis).

C'est ainsi qu'il s'agit effectivement de réinterroger des oeuvres et des expériences historiques multiples, non pas

dans le seul domaine de l'anarchisme, mais en faisant remonter à la surface tout le refoulé de l'histoire, tout ce qui a été ou est encore passé sous silence ou plus souvent falsifié et figé en "culture", que ce soient les implications radicales de la psychanalyse, la contestation dans le domaine artistique, ou plus exactement les oeuvres et les mouvements qui ont voulu dépasser l'art en tant que secteur séparé pour le réaliser (dadaïsme, surréalisme, par exemple), certaines découvertes de l'ethnologie et naturellement toutes les expériences révolutionnaires. Toutes ces expériences doivent être examinées et critiquées sans exclusive idéologique, selon un seul critère : le potentiel de libération dont elles sont porteuses, la possibilité qu'elles offrent de changer la vie.

Dans ce gigantesque renversement qui s'opère, il est certain que les idées-forces de l'anarchisme, celles qui ont inspiré les expériences révolutionnaires les plus radicales à ce jour (Ukraine, Cronstadt, Espagne), occuperont une place centrale, dégagées de la gangue idéologique qui les alourdit, de toutes les illusions encore vivaces dans les milieux anarchistes (syndicalisme par exemple...), de toutes les nostalgies du style ancien combattant... La critique de la vie quotidienne, de tous les aspects de la vie, qui prend de plus en plus d'importance dans la théorie et dans la pratique révolutionnaires, a été élaborée notamment par les anarchistes, quoique cette critique ait été encore pleine d'illusions, humanitaristes ou autres. C'est avec cela qu'il s'agit de renouer et c'est cela qu'il faut développer (et qui se développe d'ailleurs dans la pratique).

C'est ainsi que le problème, posé par R. Furth, de "stimuler une activité intellectuelle qui puisse concerner toutes les tendances du mouvement anarchiste, quel que soit le type de pratique qu'elles préconisent", me paraît faux, parce que certaines tendances du "mouvement anarchiste" n'ont plus grand-chose à faire avec le mouvement révolutionnaire réel, comme d'ailleurs une grande partie du "mouvement marxiste". Le seul fait que certains aient éprouvé le besoin de s'appeler anarchistes ou marxistes révolutionnaires tendrait à prouver que les autres ne le sont plus...

On comprend fort bien à ce moment-là pourquoi le "mouvement libertaire" institutionnalisé ne s'est pas renforcé après Mai ... Il faut croire qu'un bon nombre de gens sont de plus en plus clairvoyants...

Il n'y a pas de regain de l'anarchisme comme idéologie spécifique, il y a simplement une nouvelle jeunesse de la révolution.

Petites remarques additionnelles : Certains seront peut-être irrités de l'abus de guillemets dans le texte. C'est justement le résultat de cette déformation du langage à laquelle les anarchistes n'échappent pas. Quand les anarchistes "traditionnels" finiront-ils d'identifier sans problèmes le marxisme au lénino-stalino-maoïsme, comme la bourgeoisie parle des pays "communistes" ?

D'autre part, les quelques pages qui précèdent n'ont aucune prétention à l'originalité. Mais les banalités de base gagnent parfois à être répétées....

Francis

LES CAHIERS DE GOULAI POLIE

" Les Cahiers de Goulai Polié répandront les appels de WAKHNO, de CRONSTADT, de tous ceux qui ont lutté et qui luttent contre la mystification du prolétariat par les épigones léninistes, trotskystes, stalinistes de tout poil, contre la bureaucratie contre-révolutionnaire, laquelle ne date pas de 1917, mais prend racine dans les structures organisationnelles du Parti bolchévik, imaginées par Lénine en fonction de la nécessité de la clandestinité (...)

" Le premier des Cahiers est consacré à l'OPPOSITION OUVRIERE, texte d'Alexandra Kollontaï (1921) et qui est un moment et une forme de la lutte des classes en Russie, contre la bureaucratie regnante."

N° 2 : LES RAPPORTS DE PRODUCTION EN RUSSIE, de Pierre Chaulieu (repris du N° 2 de la revue "Socialisme ou Barbarie")

Toute correspondance est à adresser à
Cahiers de Goulai Polié
2, rue du Puits 67 STRASBOURG

En vente à Paris :

La Vieille Taupe - 1, rue des Fossés St-Jacques
La Nef - 23, rue des Boulangers (V°)

UN MARXISME LIBERTAIRE ?

A propos du livre de Daniel Guérin
"Pour un marxisme libertaire"(*)

L'ambition de Guérin est d'importance. Il s'agit en effet de tenter une synthèse entre le marxisme et l'anarchisme. Mieux, le projet réel (implicite) est un essai d'élaboration théorique et unitaire de dépassement de l'une et de l'autre des deux théories. Prenant au marxisme et à l'anarchisme des positions théoriques qui lui semblent "positives", actuelles et non contradictoires, Guérin tente un essai dialectique qui a (ou qui aura) pour issue une théorie unitaire, qualitativement supérieure à chacune de celles qui ont jusqu'alors prévalu, susceptible d'offrir la cohérence aux aspects contradictoires de la "conscience philosophiquement malheureuse" et des "nécessités de l'histoire".

Disons le tout de suite, nous avons été déçu. Non pas que le livre de Guérin soit inintéressant. Il est au contraire riche en réflexions diverses (essentiellement historiques). Mais quand on se réfère au projet de l'auteur, il nous faut constater que les résultats sont minces, voire contradictoires. Nous y reviendrons plus loin.

La ligne conductrice d'une telle étude porte explicitement ou implicitement sur la validité du matérialisme historique comme schéma explicatif du processus de développement de l'humanité. Le socialisme scientifique, opposé alors au socialisme utopique, en découle.

(*) "Libertés 80, Robert Laffont, 1969.

C'est en effet une distinction fondamentale entre le socialisme scientifique (Marx aurait mis à jour les lois de l'histoire et les concepts à même de les définir) et le socialisme "utopique", idéaliste (fondé sur l'aspiration de l'homme à ..., sur le désir moral de ...). Par scientifique, il faut entendre que Marx a défini les termes de la nécessité historique qu'est le socialisme qui, indépendamment des hommes, des situations, appartient déjà au développement du capitalisme. Il en est l'achèvement et le développement tout à la fois. C'est une fin inévitable. Bien évidemment, la morale, le jugement, les valeurs diverses n'ont rien à voir avec une telle conclusion. Ainsi en va-t-il des lois du développement économique du capitalisme.

la liberté,

"moteur" de l'histoire

Les socialistes "utopiques" (ou idéalistes) se réfèrent plus à l'irrationalité, à la violence physique et morale du capitalisme, à son incapacité d'assurer à l'homme son plein développement, pour le réfuter, le combattre et y substituer le socialisme. Dans ce cas, le socialisme apparaît comme une nécessité essentiellement morale.

La première attitude peut aisément conduire à un attentisme résolu et passer pour un historicisme (bien que Marx s'en défende formellement). Elle est fondée sur l'importance déterminante de la sphère économique et elle reconnaît à la liberté un rôle qui semble se limiter à la capacité qu'a la classe prolétarienne, une fois connues les lois objectives de l'histoire, d'accélérer le processus de passage du capitalisme au socialisme.

La deuxième position implique une attitude volontariste de préparation et de lutte systématique. Elle ne peut cependant pas être considérée comme une conception an-historique. Malatesta et Pelloutier notent en effet qu'une des conditions du socialisme est un important développement des forces productives.

Voilà grosso modo l'épine dorsale sur laquelle se fonde l'essai de Daniel Guérin. Le plus souvent, les termes de la contradiction se résument à un débat entre autoritaire et non autoritaire (libertaire). Et c'est bien regrettable. Il est peu judicieux de dire que Marx est autoritaire ou non. Les conclusions auxquelles le conduit sa méthode ne sont pas le produit de choix abstraits, mais d'analyses. Les conclusions lui sont comme dictées par son discours. Elles se veulent le plus totalement possible dégagées de ses propres présupposés idéologiques. Il semble donc plus juste de s'en prendre aux bases et aux implicites de son système de réflexion (le matérialisme historique) pour le critiquer, et non de le qualifier abstraitement d'autoritaire parce que ses résultats ne sont pas conformes à ceux attendus ou défendus par l'auteur.

Il est évident que la thèse matérialiste de l'histoire est un apport important par rapport à l'idéalisme hégélien de par ses capacités explicatives : de là à l'acceptation totale du matérialisme historique, il y a un pas. C'est une telle acceptation qui a conduit Lénine, par exemple, à ne revendiquer qu'une révolution bourgeoise comme étape nécessaire en Russie, alors que le prolétariat, de par sa pratique, était déjà bien au delà. En d'autres termes, il est loin d'y avoir adéquation entre matérialisme historique (c'est-à-dire en accepter les lois et les conséquences) et la reconnaissance de l'importance que revêt l'économique dans l'histoire.

Dans un cas, on nous offre une explication qui revendique un caractère de totalité engageant une pratique politique déterminée (parti, prise du pouvoir politique, dépérissement de l'Etat, transition vers le socialisme, important développement des forces productives). Dans l'autre cas, on propose une explication partielle de cette même totalité, utile à son analyse par les fondements de sa méthode, mais qui n'engage pas l'ensemble de la pratique révolutionnaire (fondée sur un champ de considérations plus vaste) et qui permet encore moins d'en soustraire la dimension morale quant à l'objet, la finalité, de cette pratique révolutionnaire.

Si bien qu'en schématisant on peut dire que pour les libertaires, la liberté est le "moteur" de l'histoire (cette liberté se manifeste dans la lutte des classes), alors que pour les marxistes c'est la lutte des classes, conçue comme produit de la contradiction principale entre le capital et le travail, qui est le moteur de l'histoire. Ou encore, pour les premiers le socialisme n'est pas autre chose que l'homme faisant (consciemment) sa propre histoire (début de l'histoire), alors que pour les seconds l'histoire est pratiquement extérieure aux hommes, tout au moins en tant que sujets conscients.

le paradoxe de Daniel Guérin

Il est clair, dès lors, qu'un dépassement du marxisme et de l'anarchisme ne peut passer que par un abandon du matérialisme historique comme dogme. Daniel Guérin en convient. On peut même dire que toutes ses démonstrations vont dans ce sens.

On peut se demander alors pourquoi il a intitulé un de ses chapitres Marx libertaire. Il remarque en effet que la seule oeuvre où Marx reprenne des idées libertaires sur l'Etat, sur le fédéralisme, sur la transition, ne s'intègre en aucune façon dans sa production littéraire antérieure et ultérieure. Face à la Commune de 1871, et au plus fort de la lutte contre Bakounine au sein de la Ière Internationale, Marx dans l'Adresse (La guerre civile en France) défend des idées qui, dès lors, ne seront plus les siennes

et seront même opposées aux siennes. Guérin nous dit en quoi l'Adresse est libertaire, mais ne nous dit pas en quoi elle est marxiste. Il nous montre précisément le contraire, à savoir que Marx est obligé de se défaire de ses thèses pour se confondre aux analyses de Bakounine. C'est ainsi que Daniel Guérin parvient au paradoxe suivant : son étude le conduit à la conclusion que les analyses marxistes et anarchistes s'excluent perpétuellement et il n'en affirme pas moins constamment qu'elles se complètent ! Il est comme fasciné par la rigueur logique de Marx, mais presque toujours opposé à ses conclusions. Si bien que, parvenu au terme de cet essai, on se pose toujours la question de savoir quel est l'apport du marxisme à l'anarchisme.

La réponse nous est donnée p. 284 et elle est pour le moins surprenante. L'apport est constitué par la méthode élaborée par Marx : le matérialisme historique. Ainsi, après avoir montré avec une belle constance l'insuffisance du matérialisme historique, il le revendique comme partie intégrante de sa tentative de synthèse, alors que les implications du matérialisme historique sont en contradiction avec l'aspect "libertaire" de cette même synthèse. Ainsi, acceptant une rupture hardie entre les fondements théoriques et les résultats auxquels aboutit le matérialisme historique, Daniel Guérin ne parvient pas à cette rupture nécessaire avec le dogmatisme et tente un ultime sauvetage par un collage appauvrissant pour les deux théories sociales.

Ce n'est guère étonnant dans la mesure où il s'agit réellement d'une juxtaposition d'aspects parcellaires et que la somme des parties n'a en effet jamais été capable de produire une nouvelle totalité porteuse d'exigence unitaire et radicale accrue. La cause réelle de cet échec est certainement ailleurs. Dans le cas de Guérin, cet essai de synthèse apparaît davantage comme une construction intellectuelle, comme une combinaison de textes, de thèses, mais jamais comme une exigence de la pratique.

Une telle exigence apparaît, par contre, chez les travailleurs de Fiat qui ont été amenés à forger leurs propres "outils" de classe avec une structure correspondant d'une part à leur projet de classe et d'autre part aux leçons qu'ils ont pu tirer du rôle des partis et des syndicats. En l'occurrence il s'agit des comités de base. Le problème n'est pas alors de savoir s'ils sont marxistes ou libertaires, autoritaires ou spontanés. Ne posant pas les questions en ces termes, ils sont beaucoup plus que tel ou tel aspect. Leur "spontanéité", qui se manifeste dans les formes organisationnelles, et leur radicalité, qui se manifeste dans leurs mots d'ordre, ne sont rien d'autre que l'expression de leur conscience de classe à l'époque actuelle.

Dans ce cas, et dans ce cas seulement, à une nouvelle pratique révolutionnaire peut correspondre un nouvel énoncé théorique absorbant et dépassant les énoncés antérieurs tout comme la nouvelle pratique "absorbe" et dépasse les pratiques antérieures.

UN

ANARCHISME

RÉFORMISTE ?

L'INDIVIDUALISME

SOCIAL

Si un débat véritable s'instaurait entre les différentes tendances actuelles de l'anarchisme, les oppositions se cristalliseraient bien vite autour du problème "évolution - révolution". On rencontrerait deux attitudes extrêmes. L'une affirmant que toute évolution continue conduit à un renforcement et une auto-régulation du système capitaliste, et que toute tentative pour faire évoluer (pour réformer) les structures présentes ne peut que servir cet aménagement. L'autre soutenant par contre qu'une révolution violente a toutes les chances de déboucher sur un régime dictatorial (de droite ou de gauche) et que notre seule perspective concrète est de transformer progressivement les mentalités et les conditions de vie.

C'est l'opposition banale entre révolutionnaires et réformistes. Mais si le terme d'anarchisme révolutionnaire est courant, celui d'anarchisme réformiste ne se rencontre que dans la polémique, et je ne connais personne qui s'en recommande. N'y aurait-il pas de réformisme anarchiste ? D'un certain point de vue, on pourrait répondre par la négative. Le réformisme implique effectivement une volonté de participer au pouvoir, de transformer la société par la main mise légale sur l'appareil d'Etat, cette participation étant considérée comme la seule manière d'imposer des réformes durables et déterminantes. Il est évident qu'une telle tactique est rejetée par l'ensemble des courants libertaires.

Cette objection est sans doute assez formelle : un révolutionnaire intransigeant rétorquera sans hésiter que réformer les structures capitalistes par "en bas", c'est faire le jeu de ceux qui y procèdent par "en haut", et que le réformisme reste donc bien le réformisme.

Autre argument, classique lui aussi : lutter pour une amélioration des conditions de vie, combattre à tous les niveaux l'idéologie capitaliste et étatiste, c'est entretenir une résistance qui peut et doit conduire à une mutation révolutionnaire. Militer dans un syndicat, c'est rejoindre cette position-là. Chercher à renouveler la pédagogie dans un sens libertaire, et même construire une organisation révolutionnaire destinée à durer, quitte à respecter la légalité pour ne pas perdre ce qui a été difficilement acquis, c'est encore miser sur l'évolution.

Toute théorie évolutionniste tombe-t-elle forcément dans le réformisme ? Le problème posé, bien entendu, ne se réduit pas à une question d'étiquette. Il s'agit de savoir si effectivement certaines conceptions et certaines pratiques libertaires ne conduisent qu'à "aménager" la société existante, en fournissant ainsi un soutien involontaire et paradoxal au pouvoir établi. Autrement dit, si toute action qui n'est pas purement destructrice est automatiquement "récupérée". Le débat ne cesse de se poser en ces termes. Je ne l'aborderai pas de front ici. Je voudrais simplement apporter des éléments à la discussion en examinant dans ses grands traits une doctrine anarchiste qui se proclame évolutionniste, l'individualisme social de Charles-Auguste Bontemps, et dégager quelles thèses et quelles propositions de cet anarchisme peuvent conduire au réformisme. Et je le ferai avec d'autant plus d'attention que l'individualisme social s'inscrit dans la perspective de cette "anarchie positive" dont j'ai esquissé une définition dans le dernier numéro de R.L.

L'oeuvre de Bontemps constitue la seule élaboration théorique de longue haleine qu'ait produite le mouvement anarchiste français depuis la guerre. Elle s'est développée dans un souci constant d'information précise et actuelle, en prenant appui sur des penseurs libertaires sans se départir d'un vigilant esprit critique, et en cherchant parallèlement la confrontation avec d'autres courants d'idées.

Et qu'on ne me reproche pas de privilégier indûment la recherche personnelle en insistant ainsi sur l'oeuvre d'un homme qui a le plus souvent travaillé isolé : quelle équipe a tenu assez longtemps pour lui opposer un ensemble comparable ?

On peut se demander cependant pourquoi les idées de Bontemps n'ont pas suscité dans le mouvement libertaire les discussions qu'elles appellent. On peut invoquer certainement la faible extension des confrontations intellectuelles dans nos milieux, qui a d'ailleurs poussé Bontemps à chercher ses interlocuteurs ailleurs. Une autre raison relève peut-être de la référence individualiste qu'il s'est choisie. Il semblait ainsi se cantonner dans un secteur qu'on lui abandonnait volontiers au nom d'un fictif respect des "tendances" qui permet surtout

de camoufler les vrais problèmes. Un anarchiste révolutionnaire se sent peu tenté de discuter avec un individualiste dont il nie déjà le postulat initial, celui d'un individu "clos", "naturel", foncièrement opposé à la réalité sociale dont il peut s'abstraire par un effort de lucidité et de non-conformisme.

Bontemps, pourtant, refuse clairement cet individualisme asocial ou intégral, en reconnaissant que "personne n'échappe au social" et qu'"individualiste ou communiste, tout anarchiste est contraint à la solidarité du combat libertaire". "Il n'est point d'incompatibilité essentielle entre l'anarchisme individualiste élaboré et l'anarchisme communiste tendu vers l'affranchissement de l'individu, écrit-il encore. Ils se nourrissent l'un de l'autre. Les divergences ne sont que dans les attitudes que l'un et l'autre adoptent à l'égard du social." (*)

Et ces divergences s'expriment d'abord dans le dilemme évolution - révolution, et non pas sur le problème de l'organisation, qui n'est que dérivé. C'est ce qu'avaient bien saisi les auteurs de la Lettre au mouvement anarchiste international, publiée en 1956 par l'Union des groupes anarchistes-communistes. Entretenant la critique des positions de Bontemps, ils retirent d'emblée à celui-ci la dénomination d'individualiste pour la remplacer par celle, plus vague encore malheureusement, d'humaniste. Ils portent cependant le débat sur son vrai terrain : "Agir dans le régime ou hors du régime ? Faut-il aménager la société actuelle ou la détruire ? Nous sommes toujours dans la vieille querelle qui oppose "Réformisme ou Révolution". Et de conclure : "Il n'y a pas de différence fondamentale entre les anarchistes réformistes et les autres réformistes, du moins dans l'attitude politique pratique."

La révolution, accident de l'évolution

Ce qui détermine, sur le plan théorique, le choix de Bontemps, c'est son analyse réductrice du phénomène révolutionnaire et de l'idée de révolution. Ce qu'on appelle révolution, écrit-il, n'est qu'un "accident intermittent intervenant dans le processus des évolutions". "Une révolution intervient lorsque craquent les freins qui contraignent l'évolution" " Nous devons prendre garde à ce qu'une action brusque et violente ne soit autre chose qu'un remplacement des leviers ou des hommes aux leviers. Or elle n'est autre chose que lorsque l'action révolutionnaire est l'accouchement d'une nouvelle société depuis longtemps en gésine. C'est un éclatement qui met au jour et qui fixe le produit mûri d'une évolution plus ou moins longue. " (*)

(*) L'Anarchisme et le Réel (Voir la bibliographie à la fin de cet article)

Notons tout de suite que Bontemps ne nie pas la nécessité d'une révolution quand l'évolution ne peut se frayer autrement sa voie, et il n'exclut pas la participation de l'individualiste social à une telle révolution. Il dépasse ainsi le réformisme, qui peut cependant à nouveau s'infiltrer dans la proposition suivante : "On voudrait - et c'est une des tâches des anarchistes - que l'accomplissement des gésines à venir fût enfin sans douleur et que l'évolution réalisât d'elle-même ses mutations successives!"

Une autre considération vient étayer cette option évolutionniste. Si certaines révolutions sont inéluctables, dit Bontemps, l'idée d'une révolution anarchiste (comme fin) est un non-sens. Toute action insurrectionnelle se conduit désormais comme une guerre, et tout ce que celle-ci implique inévitablement d'organisation hiérarchisée, de militarisation, de répression, ne peut qu'établir la base d'un nouveau pouvoir d'Etat. Et la construction de la société nouvelle, qui fait seule du bouleversement politique autre chose qu'une "révolution de palais", suppose une planification, une synchronisation dans l'emploi du capital connaissances, main-d'oeuvre, machines, matériaux, qui exigeront également l'intervention d'un pouvoir centralisé et contraignant. L'autogestion, conclut-il, est une estimable utopie.

On peut tout d'abord se demander si la volonté d'éviter les accouchements douloureux ne porte pas à différer sans cesse le moment de la rupture, le passage au type d'action qui justement provoquera l'éclatement des évolutions contrariées et bloquées. Et l'on constate à quel point l'évolutionnisme de Bontemps reste, à cet égard, tributaire de l'idéologie individualiste classique. Dire qu'une révolution n'est que l'accouchement d'une évolution longuement mûrie, c'est nier la part d'invention, de création, que comporte un véritable bouleversement révolutionnaire. Bien qu'il se réfère souvent à Proudhon, Bontemps refuse une des idées fondamentales de la sociologie proudhonnienné : celle de la force collective, à laquelle se rattache l'idée de liberté collective.

"Les individus ne sont pas seuls doués de force ; les collectivités aussi ont la leur" écrit Proudhon. "Un atelier, formé d'ouvriers dont les travaux convergent vers le même but, qui est d'obtenir tel ou tel produit, possède, en tant qu'atelier ou collectivité, une puissance qui lui est propre : la preuve, c'est que le produit de ces individus ainsi groupés est fort supérieur à ce qu'eût été la somme de leurs produits particuliers, s'ils eussent travaillé séparément." Et encore : "les collectivités contiennent de la puissance, puissance synthétique et conséquemment spéciale au groupe, supérieure en qualité et en énergie à la somme des forces élémentaires qui les composent."

L'effervescence d'une période révolutionnaire conduit justement, dans l'intensification de la force collective, à une multiplication de l'initiative, de l'esprit d'invention, qui

aboutit à des résultats imprévus, à une accélération du développement social, à une transformation des mentalités que n'obtiendrait pas la lente accumulation d'efforts isolés.

Bontemps pourra m'objecter que la saignée et les destructions d'une guerre civile laissent subsister souvent peu de choses des acquis de la force collective. Ce n'est pas sûr à plus longue échéance : une grande crise collective, même lourde de sacrifices, peut sortir une société de la stagnation, stimuler la production tant matérielle que spirituelle. Il reste à savoir aussi si toute mutation révolutionnaire doit prendre, aujourd'hui en Europe, la forme d'une guerre civile classique. Et si la révolution ne suit pas le cours discontinu d'une succession de secousses, chacune transformant partiellement la situation, mais de telle sorte qu'il soit impossible de prévoir quelle sera la situation globale au bout de quelques étapes. Citons un bon auteur qui ne se proclame pas évolutionniste :

"Je ne crois pas que la révolution soit possible, comme ça, du jour au lendemain. Je crois qu'on ne peut obtenir que des aménagements successifs, plus ou moins importants, mais ces aménagements ne pourront être imposés que par des actions révolutionnaires." (Daniel Cohn-Bendit, Entretien avec Jean-Paul Sartre)

Faudra-t-il le classer lui aussi parmi les anarchistes réformistes ? Certains ne s'en priveront pas... Le partage, à mon avis, se fait sur cette idée que seules des crises révolutionnaires peuvent, à un moment donné, introduire un changement qualitatif, une mutation.

L'anarchisme n'est pas une finalité,
mais une constante

Si la pratique évolutionniste relève d'une sous-estimation de la dynamique révolutionnaire, elle se conforme aussi à une préoccupation qui s'est exprimée en permanence dans l'anarchisme. C'est le refus de sacrifier le présent à l'avenir, donc aussi le refus de sacrifier les hommes d'aujourd'hui au bonheur hypothétique des générations futures. On retrouve ce thème dans la perspective révolutionnaire, à travers le problème de la fin et des moyens : la liberté future ne pourra sortir de la négation actuelle de la liberté. L'anarchisme, dit Bontemps, n'est pas une finalité, un but à atteindre (la révolution ou la société libertaire), mais une constante de la pensée et du comportement.

Autre variation pratique de cette idée : la volonté de libération (ou de réalisation) individuelle dans le présent. Le propos est ici d'assurer le développement d'une personnalité démystifiée, lucide, équilibrée, qui surmonte les préjugés et ses propres inhibitions, qui intègre ses forces psychiques dans une synthèse progressive. La libération sexuelle prônée en mai 68 (et pas seulement en mai pour ce qui concerne les

anarchistes) rejoint cette position individualiste. Bontemps, depuis longtemps, attache une grande importance à cette question. Sur un plan plus général, cette attitude conduit à considérer l'anarchisme comme une sagesse : Bontemps se recommande volontiers d'Epicure et de Lucrèce. Je reviendrai une autre fois sur le problème de la libération individuelle. Je noterai simplement qu'un individualiste peut être par là repoussé plus loin que le réformisme, en disant avec Descartes que sa maxime est "de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde".

L'individualiste social est certainement moins tenté par cette démission que l'individualiste "intégral". Peut-être même est-il mieux prémuni contre l'abandon que l'anarchiste révolutionnaire. La déception et la désillusion le menacent moins. N'attendant aucun bouleversement immédiat, ne cherchant pas à rallier les foules à sa cause, il s'attache d'abord à la rigueur et à la continuité d'un comportement personnel. Cela ne l'écarte pas des engagements qui lui semblent compatibles avec ses options. Les syndicats, les associations culturelles ou coopératives, tout organisme destiné à la défense des libertés individuelles peuvent trouver en lui un partenaire actif et critique, difficile à manipuler. Bontemps n'exclut même pas "l'action directe adroitement concertée". Mais, dans l'ensemble, il mise plus sur la persévérance dans l'activité personnelle que sur des offensives sporadiques. Ni but, ni slogan, l'anarchisme est d'abord pour l'individualiste social un ferment. Aux idéologies grégariques, à l'uniformité du modèle technocratique, il veut opposer le défi d'une personnalité autonome et originale.

Si l'on veut déterminer le terrain d'action qu'il se choisit, on constate cependant qu'il se tourne de préférence vers la contestation intellectuelle, la démystification par la parole et l'écrit, l'information et l'éducation non-conformistes. Bontemps lui-même a consacré beaucoup de son temps à la propagande pour le naturisme et la libre pensée. Ses propositions actuelles visent à la création de "foyers individualistes" : groupes d'études restreints appelés à s'ouvrir en animant des cercles plus larges et plus variés qui accueilleraient les sympathisants.

D'un point de vue critique, on peut remarquer qu'à la sous-estimation de la dynamique révolutionnaire, relevée plus haut, s'ajoute ici une surestimation de l'efficacité des idées et de l'éducation. Sur un plan pratique déjà, on se rend compte que ces foyers auraient bien de la peine à devenir "des cercles concurrents des Maisons de la culture conformistes", tant les moyens seraient disproportionnés. Et l'on sait bien que conférences et débats, même dans une ambiance vivante et attrayante, sont d'un faible

impact face à l'emprise générale et insidieuse de la "culture de masse", des "mass media". Un effort de formation, même permanent, ne touche sérieusement qu'une minorité, qui elle-même échappe difficilement, et partiellement, au modelage incessant des mentalités et des comportements par les conditions de travail, les relations sociales, les moyens de diffusion dirigés et mercantiles. La confiance trop exclusive accordée à l'éducation et à la propagation de la bonne parole est un des aspects du réformisme.

Il faut souvent des chocs violents pour disloquer les mécanismes mentaux agencés par la famille, l'école, l'idéologie réactionnaire qui imprègne le "bon sens" social, etc. L'expérience d'un grand mouvement d'insubordination, l'intense ébullition d'une insurrection collective ont à cet égard un effet bien plus ravageur que l'explication patiente. Même la déception du reflux ne peut neutraliser un tel décapage.

Ce n'est pas là une raison suffisante pour rejeter une formule comme celle des foyers. Ils formeraient, même pour des révolutionnaires, d'intéressants points de rencontre et d'activité intellectuelle. Ils offrirait une possibilité aussi de réunir une partie des anarchistes perdus "dans la nature" après des expériences négatives dans des organisations libertaires, ou rebutés par des exclusives militantes. Beaucoup d'entre eux se retrouvent, pratiquement, sur les positions de Bontemps. Enfin, la fédération de foyers qu'il propose dans sa récente brochure pourrait mettre sur pied un secteur de ces moyens d'édition et de diffusion qui nous manquent toujours. Elle le pourrait d'autant mieux que ses adhérents seraient, par la nature même du "public" attiré par ces foyers, susceptibles de soutenir plus facilement, financièrement et techniquement, un tel effort.

Une des faiblesses du mouvement anarchiste, c'est de ne pas arriver à faire renforcer ses actions offensives et révolutionnaires par l'appui d'un réseau de sympathisants, moins combatif mais plus large et plus diversifié, qui assurerait l'entraide, la circulation des idées, le renouvellement des "effectifs" par la multiplication des lieux d'accueil. Nos conceptions groupusculaires et activistes nous font trop souvent oublier que nos initiatives et nos prises de position ont besoin d'un milieu conducteur qui favorise l'information correcte et sensibilise les esprits.

Nous ne trouverons une audience sérieuse et attentive qu'à partir du moment où nous saurons mener de front une action de choc, de rupture, d'exploration et un travail d'approfondissement, d'imprégnation, de consolidation. Il est sûr qu'une déflagration comme celle de mai 68 a donné à l'anarchisme une répercussion bien supérieure aux résultats de l'habituelle propagande. Mais il faut reconnaître aussi que mai a été préparé, entre autres, par une transformation progressive du climat intellectuel (décomposition du stalinisme, critique radicale du réformisme social et culturel) et que

l'effet de l'ébranlement aurait gagné en intensité et en durée si nous avions pu disposer de relais plus nombreux, plus divers, mieux équipés.

J'en reviens toujours au même point : l'anarchisme, à mon sens, ne peut pas séparer la révolution de l'évolution, ni l'évolution de la révolution. C'est en niant cette dialectique qu'on tombe soit dans l'activisme, soit dans le réformisme. L'individualisme social, incontestablement, privilégie l'un des deux termes en déniait à l'autre ses puissances créatrices propres. C'est en cela qu'il est amené, malgré sa volonté de lutter contre tous les pouvoirs, à ne combattre que des formes partielles de l'aliénation, en reculant devant les offensives susceptibles d'introduire une rupture décisive. Et c'est l'idéologie individualiste en tant que telle qu'il faut de nouveau mettre en cause : comme elle méconnaît la "force collective" dans son effervescence libératrice, elle méconnaît aussi la réalité collective du système oppressif, c'est-à-dire sa capacité de marquer l'individu, à travers les relations sociales, jusque dans son inconscient (et cela en dépit de ses résistances rationnelles) ; sa capacité de déformer, de fausser, d'assimiler tant bien que mal toutes les composantes de la vie sociale. Ce qui compromet fort les évolutions qui n'éclatent pas à temps.

René FURTH

Ch.-Aug. BONTEMPS : Eléments de bibliographie

L'INDIVIDUALISME SOCIAL :

Le Démocrate devant l'Autorité (1949)

L'Homme et la Liberté (1955)

L'Homme et la Race (1951)

L'Homme et la Propriété (1959)

L'Anarchisme et le Réel. Essai d'un rationalisme
libertaire (1963)

L'Individualisme social. Résumé et commentaires (1967)

(Cette série a été publiée par les cahiers francs
4, rue Gustave-Rouanet, Paris (18^e)

Un anarchisme contesteur et prospectif (article sur
l'individualisme social) "La Rue", n°5, 1969

*

La Femme et la Sexualité. Essai (les cahiers francs, 1956)

Recueils de conférences : Nudisme (1930),

L'Homme devant l'Eglise (1932), etc.

Eloge de l'égoïsme (suivi de poèmes) Disque 33 tours, 1965

Poésie : Intermittences, Destins, Paganes (chansons)

WILHELM

REICH

AUJOURD'HUI

Sur une réédition de
LA REVOLUTION SEXUELLE (1)

La Révolution sexuelle est à la mode. Faute de la pratiquer, en France, on écrit beaucoup à son sujet. Parmi toute cette littérature, une réédition attendue par tous les "guérilléros du plaisir" (2), qu'ils soient théoriciens ou praticiens (ou ce qui est mieux les deux ensemble) de la subversion, par la liberté sexuelle, de la vieille idéologie puritaine et bourgeoise.

La révolution sexuelle est traduite d'un texte de Reich de 1936 et de l'édition anglaise de 1945. Il s'agit donc pour l'essentiel d'un texte relativement ancien. Que peut-il nous apporter dans notre combat actuel pour une révolution totale, et notamment culturelle et sexuelle ?

Texte de 1936, texte d'un militant révolutionnaire, écrit pour servir l'action, il a sa référence dans le réel de son époque. Reich s'attaque au problème à plusieurs niveaux, niveau de la misère sexuelle de la jeunesse, misère tant matérielle (manque de locaux pour baiser, par exemple) que morale : rôle de l'idéologie répressive, des structures familiales, des institutions, absence d'éducation sexuelle, en particulier en matière de contraception.

Reich ne se contente pas de décrire la misère sexuelle de la jeunesse, il en fait la théorie.

Enfin, dans la deuxième partie de l'ouvrage, on trouvera une étude historique et critique de l'échec de la révolution soviétique dans le domaine de la révolution sexuelle.

Poser le problème de l'actualité de Reich, c'est d'abord se demander si la situation objective de la jeunesse a évolué ou non : qu'en est-il, aujourd'hui, de la misère sexuelle ? C'est ensuite examiner l'apport théorique de Reich pour découvrir ce qui peut en être actuellement utilisable pour notre combat, quelles en sont les limites et quels dépassements de ces limites sont aujourd'hui possibles.

Pour établir le bilan de la misère sexuelle actuelle, nous disposons d'informations beaucoup plus riches que celles dont disposait Reich, grâce notamment aux enquêtes statistiques de Kinsey dont je ferai souvent usage dans ce qui va suivre (3).

Kinsey a établi que le désir sexuel était maximum entre 13 et 18 ans, et qu'un adulte avait en moyenne besoin d'éprouver un orgasme quotidien. Il s'agit là de moyennes ; c'est beaucoup plus chez nombre d'individus, moins chez d'autres. Chez le jeune mâle de 13 ans, au sommet de sa puissance orgasmique, il faut évidemment considérer un chiffre supérieur. Chez la femme, la puissance orgastique se développerait plus lentement mais resterait constante pendant toute la vie génitale, ne décroissant qu'à la ménopause. Il est cependant possible qu'un plus haut niveau de répression sociale chez elle fausse quelque peu le résultat. Kinsey confirme d'autre part les résultats établis par Reich quant aux effets de la frustration de rapports sexuels : le manque de rapports sexuels conduit à des troubles nerveux.

Il est certain qu'en 1969, en France, la plupart des jeunes ne sont pas satisfaits sexuellement. Il y a un décalage entre l'âge de la puberté, où les désirs sont les plus forts, et l'âge du début de la pratique sexuelle. J'ai pour ma part, lors d'un sondage personnel, été étonné du nombre de jeunes de 18 ans n'ayant jamais eu de relations sexuelles. Quant à la fréquence des rapports, chez ceux qui en ont, elle est toujours très loin de correspondre aux besoins réels.

Les causes sont celles que Reich dénonçait déjà. Le manque de local où consommer les rapports sexuels est un problème de première importance étant donnée la crise du logement sévissant actuellement. Si les jeunes sont logés chez leurs parents, ils ne peuvent emmener chez eux leur partenaire. Dans les institutions du style foyer de jeunes, pas question ; la répression administrative y sévit avec toute sa violence. Dehors, c'est la répression policière qu'on rencontre.

Le problème de la contraception. En France, l'usage des contraceptifs est soumis à l'autorisation parentale ; les jeunes ne sont de plus pas informés des modes d'emploi des contraceptifs. Ceci entraîne qu'ils dépendent la plupart du temps du marché clandestin pour s'approvisionner. Ajoutons à cela que le manque d'information est aggravé par des campagnes d'intoxication menée par certaine presse s'étendant à longueur de colonne sur les prétendus dangers des contraceptifs.

Au niveau idéologique, peu de choses ont changé. Le culte du mariage monogamique est toujours, si j'ose dire, religion

d'état, comme en témoignent nos codes, et il suffit de jeter un regard sur la presse, notamment féminine, pour découvrir que les mass media continuent à le propager. Reich dénonçait une soi-disant sexologie qui dans des ouvrages populaires intoxiquait la jeunesse avec une idéologie réactionnaire antisexuelle. Ce phénomène n'a pas disparu. J'ai trouvé il y a quelques jours dans un ouvrage publié dans une collection de poche à bon marché que les jeunes mariés devaient attendre une semaine avant de consommer le mariage ! Et le reste du bouquin à l'avenant.

Les lois de ce pays, et l'affaire Gabrielle Russier a montré de quelle manière les flics et les juges bourgeois les appliquaient, codifient la répression. Je cite deux exemples (de mémoire, le contenu est exact si la lettre est approximative):

- "La loi ne reconnaît pas le consentement au-dessous de quinze ans." La puberté est à 13 ans, mais satisfaire un individu de 14 ans est un viol pour la loi.

- Quiconque commettra des actes impudiques ou contre nature sur une personne de son sexe mineure de 21 ans sera puni d'une peine de 6 mois à 3 ans de prison et d'une amende... Si vous êtes homosexuel, mettez-vous une ceinture de chasteté jusqu'à votre vingt-et-unième anniversaire ou exposez vos partenaires à aller en prison. (Et si vous avez plus de 21 ans, n'allez pas draguer si vous ne voulez pas être "interpellé", gardé à vue, insulté, matraqué et fiché par les flics en-dehors de toute légalité, mais au nom du maintien de l'ordre et du dévouement de ces messieurs.)

Même les méthodes les plus stupides de terrorisme intellectuel sont encore en usage pour décourager les jeunes de faire l'amour. La plus idiote de toutes étant le chantage à la vérole. Tout jeune médecin vous apprendra qu'on en guérit en deux semaines avec des antibiotiques, ça n'empêche pas des "mandarins", dont la science médicale semble dater comme l'idéologie de la reine Victoria, de crier au "péril vénérien" dans toute la presse, du haut de leur fauteuil de l'académie de médecine.

Comme ces quelques exemples le prouvent, Reich dénonciateur de la répression antisexuelle est toujours d'une brûlante actualité. Il reste un instrument privilégié pour la dénonciation de l'idéologie réactionnaire, à l'état brut ou déguisée en réformisme sexuel.

Que reste-t-il de l'apport théorique de Reich ?

Au point de vue théorique, Reich se réfère à trois sources : Freud, Malinovski et le marxisme. On sait que Reich était psychanalyste, disciple et ami de Freud, et marxiste. Cette double formation lui permet de dépasser en une critique constructive la psychanalyse telle qu'elle se figera chez les Freudiens orthodoxes et le marxisme non moins orthodoxe des "communistes" appelés à devenir staliniens. Quant à l'apport de Malinovski, il lui permettra d'engager une critique radicale du patriarcalisme, preuves ethnologiques à l'appui.

Les insuffisances de Freud, outre un appareil conceptuel aujourd'hui dépassé, proviennent essentiellement de sa négligence des facteurs sociaux. Freud fit une découverte fondamentale, à savoir que la répression des pulsions sexuelles engendre les névroses, et il put décrire la genèse des névroses au cours de l'enfance grâce à une méthode entièrement créée par lui, la psychanalyse. Mais Freud manqua une découverte importante, dont tout le mérite revient à Reich : d'où vient la répression des pulsions sexuelles ? Freud imagina dans Toten et tabou une explication parfaitement mythique des origines de la répression, explication qui fait rire n'importe quel ethnologue. Ceci devait mener Freud à neutraliser les ferments révolutionnaires de ses premières théories en inventant la théorie de la sublimation, grâce à laquelle cet instrument de libération unique qu'était d'abord la psychanalyse a pu être récupéré par la classe dominante et transformé en instrument de répression, perdant du même coup son efficacité comme psychothérapie.

Se fondant sur son expérience de psychanalyste, Reich aboutit au rejet de la théorie de la sublimation. Il démontre que l'énergie sexuelle libérée par la psychothérapie ne peut s'employer que d'une seule manière : dans une vie sexuelle active conduisant à la satisfaction orgastique. En l'absence d'une vie sexuelle avec des partenaires satisfaisants, l'énergie sexuelle accumulée et non utilisée ne peut qu'entraîner de nouveaux troubles nerveux. Découverte, je l'ai dit plus haut, confirmée par la sexologie moderne.

Reich, qui ne se contente pas de l'étude de l'individu en soi, coupé de ses structures sociales, mais qui applique une double critique, psychanalytique et marxiste, aux structures sociales et aux rapports de l'individu avec ces structures, va être beaucoup mieux armé que Freud pour résoudre le problème de l'origine de la répression et des mécanismes de son intériorisation par les individus. Il va prouver que l'origine de la répression est liée à la structure de la famille patriarcale, et que la conservation de la structure patriarcale de la famille est nécessaire à l'état capitaliste, comme modèle premier de cet état, et comme médiation permettant à cet état d'intérioriser la répression : répression nécessaire en dernier ressort au maintien de l'exploitation du travail par le capital.

De cela découle avec évidence que la répression sexuelle étant liée à la structure même de la société capitaliste, le problème sexuel des jeunes n'a pas de solution dans le cadre de cette société. Toute réforme sexuelle est vaine, seule une révolution violente détruisant simultanément les rapports de production capitalistes et les superstructures idéologiques, ainsi que les médiations qui conduisent des structures sociales aux individus (institutions de l'état, de la famille patriarcale, de l'école, etc.) peut amener un changement fondamental.

Sur ce point encore, l'oeuvre de Reich est une arme singulièrement actuelle contre le réformisme contemporain qui tente de nous faire prendre pour une révolution les réformes en cours dans les pays capitalistes. Ces réformes sont récupérées par le système, qui en fait une source, non pas de liberté, mais

de profit (érotisme publicitaire qui fait vendre, pornographie, clubs-ghettos pour homosexuels qui enrichissent leurs patrons, etc.), et elles déplacent simplement l'aliénation au lieu de la supprimer. A la révolution qui se réduit au spectacle au sens situationniste du terme, nous pouvons opposer avec Reich la révolution prolétarienne par essence libertaire et seule réellement libératrice, mai 68 l'ayant une fois de plus pratiquement démontré. L'étude historique de la dégénérescence de la révolution de 1917 est précieuse aussi, qui démontre comment la prise du pouvoir par une classe bureaucratique a ramené progressivement les anciennes structures autoritaires de l'état, de la famille, et la répression totale, en particulier sexuelle.

Mais la pensée de Reich comporte des limites qu'il nous faut dépasser. Aussi révolutionnaire soit-il, il n'a pas pu éviter le maintien de conceptions petites-bourgeoises aux limites de sa pensée théorique et de ses engagements pratiques.

Le problème des "perversions"

Reich a buté sur deux problèmes, le problème des prétendues perversions sexuelles et celui de l'homosexualité. Non seulement sur ces questions il n'a pas dépassé Freud, mais il a été moins radical que lui.

Avec Freud, Reich maintient le concept de perversion dans sa théorie. Or, que signifie ce concept ? Il suffit d'ouvrir un traité de sexologie pour réaliser que le chapitre des perversions n'a rien de scientifique. Il s'agit d'un fourre-tout où on trouve la description de toutes sortes de comportements n'ayant rien à voir entre eux. Ceci rappelle ces antiques classifications zoologiques où on distinguait les animaux en bêtes domestiques et sauvages, et ces derniers en animaux terrestres, aquatiques et aériens. Les comportements classés dans ce chapitre n'ont qu'une chose en commun, ils divergent de la norme admise par l'idéologie dominante.

Concept non scientifique mais moral et théologique quant à son origine, voilà ce qu'est le concept de perversion. Il a fallu attendre les très objectives enquêtes de Kinsey et les recherches des sexologues réformistes suédois pour que le concept de perversion soit définitivement liquidé, et que l'on découvre qu'il s'agit objectivement soit de variations naturelles du comportement sexuel, soit de conséquences directes de la répression. (Je dis découverte, il faudrait dire redécouverte, Sade et Fourier le savaient, mais les sexologues l'avaient cublié.)

Ce qui chez Freud n'est qu'une erreur théorique devient plus grave chez Reich quand il en appelle à la répression, pendant la phase de transition ou de construction du socialisme, en attendant que la liberté ait formé une génération saine, exempte de perversion. On ne sait que trop le parti que les staliniens peuvent tirer de ce genre d'arguments.

Sur le chapitre de l'homosexualité, Reich prend nettement une position style démocrate libérale, très en retrait sur celle de Freud. On peut la résumer ainsi : les homosexuels ne font de

mal à personne, foutons leur la paix à condition qu'ils ne détournent pas les jeunes. Ce qui est exactement la position des états capitalistes actuels si l'on en juge par leur législation. Cette attitude est doublée d'une erreur théorique. Pour Reich, l'homosexualité proviendrait d'une inhibition névrotique des tendances hétérosexuelles. Ceci est manifestement faux : nombre d'homosexuels sont parfaitement capables d'avoir des rapports hétérosexuels, de même que des hétérosexuels peuvent avoir des rapports homosexuels ; entre les deux, les bisexuels sont également attirés vers les deux sexes. L'analyse des homosexuels exclusifs ne révèle rien qui aille dans le sens de l'hypothèse de Reich, sauf dans quelques cas relativement rares où l'homosexualité est un symptôme d'une névrose. L'ethnologie enfin a décrit des cultures où l'hétérosexualité n'est pas réprimée et où les rapports homosexuels sont fréquents. Freud allait beaucoup plus loin que la simple attitude de tolérance quand il s'indignait des persécutions contre les homosexuels, en écrivant que persécuter ceux-ci était injuste et cruel ou en les assurant de son soutien dans leur combat contre la répression discriminatoire.

Actuellement en France la répression anti-homosexuelle est particulièrement énergique. Au niveau de l'état gaulliste, l'homosexualité est déclarée "fléau social" depuis 1960 ; j'ai cité plus haut le texte d'une ordonnance prise à ce moment. Au niveau de l'appareil policier, la répression ne se soucie plus de la légalité bourgeoise, en théorie libérale. Les brutalités policières envers les homosexuels sont quotidiennes sous le régime actuel. Répression par des bandes fascistes, cassage de gueule plus ou moins poussé. Voilà pour la répression physique. La répression idéologique n'est pas moindre. On trouve dans tout bon traité de sexologie réactionnaire un chapitre consacré à l'homosexualité comme pathologie, parfois assorti d'un appel à la charité chrétienne due à ces pauvres types. (M. l'abbé Marc Oraison s'est spécialisé dans ce genre de prêche.) De bons articles dans la presse à gros tirage dénoncent la montée des fléaux sociaux, drogue, vérole et homosexualité. Un ancien ministre de l'éducation nationale affirme à la T.V. : "Il y a trois fléaux sociaux, l'alcool, la drogue et l'homosexualité."

De nombreux jeunes homosexuels vont interioriser cette répression, par la grâce des médiations habituelles, et transformer en enfer leur vie sexuelle. Cette répression est parfaitement analysable par la méthode de Reich : si le but de la sexualité en régime capitaliste est la reproduction de la famille patriarcale, il est évident - comme le prétendent les sexologues réactionnaires - que l'homosexualité met en danger cette institution et doit dans la logique du système être réprimée. Il en découle comme conséquence que les homosexuels, minorité persécutée par le système, devraient rejoindre les rangs des révolutionnaires et travailler à la destruction de ce système. Aux militants libertaires de les en convaincre en allant militer aussi parmi eux.

G.G.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- (1) Wilhelm Reich : La révolution sexuelle (Plon)
- (2) Pierre Hahn : interview accordée à la revue IX N° 4 et 5 :
Les guerilleros du plaisir
- (3) Kinsey : Sexual behavior in the human male
Sexual behavior in the human female

On trouvera une brève étude de l'oeuvre de Kinsey dans Essai sur la révolution sexuelle, après Reich et Kinsey de Daniel Guérin (Pierre Belfond, 1969)

Quelques oeuvres de Wilhelm Reich (1897-1957)

- Die Funktion des Orgasmus (La fonction de l'orgasme), 1927 (*)
- Dialektischer Materialismus und Psychoanalyse (Matérialisme dialectique et psychanalyse), 1929
- Geschlechtsreife, Enthalttsamkeit, Ehemoral (Maturité sexuelle, continence, morale conjugale), 1930
- Der sexuelle Kampf der Jugend (La lutte sexuelle des jeunes), 1932
- Der Einbruch der Sexualmoral (La crise de la morale sexuelle), 1932
- Charakteranalyse (L'analyse caractérielle), 1933
- Massenpsychologie des Faschismus (Psychologie de masse du fascisme), 1933
- The function of orgasm (La fonction de l'orgasme), 1942. Traduction : L'Arche, 1952 (*)

(*) Le texte allemand de 1927 n'a pas grand-chose à voir avec le livre anglais (traduit en français) de 1942. Le second constitue une autobiographie de Reich écrite en exil, alors que le premier est un ouvrage dense, bourré de références théoriques, de graphiques et d'exposés de cas, qui présente scientifiquement la théorie de l'orgasme.

Vient de paraître

Michel Cattier : La vie et l'oeuvre du docteur Wilhelm Reich
(La Cité, Lausanne, 1969)

RESPONSABILITE SOCIALE DE L'ARCHITECTE

(2)

IV - STRUCTURES DE REALISATION
DES OBJETS ARCHITECTURAUX

Par qui est réalisée la construction ? (*)

Par n'importe qui (30 % d'architectes, le reste par des constructeurs ni plus ni moins compétents que les architectes).

Comment ?

D'une façon archaïque ou décadente, sans aucun souci de profit à long terme, mais toujours pour satisfaire ou ne pas contrecarrer les intérêts de quelques uns.

Avec qui ?

Avec l'aide d'une multiplicité d'organismes techniques divisés, sans pouvoir autonome, héritage de notre société technocratique.

Où ?

Partout où l'en ne contrecarre pas la propriété privée et, cette condition remplie, sans jamais éviter la spéculation foncière décollant de la conception que notre société s'est faite du droit de propriété.

(*) La première partie de ce texte, extrait d'une étude théorique présentée pour un diplôme d'architecture, est parue dans RL N°5

Pourquoi ?

Pour satisfaire une multitude d'intérêts individuels, financiers et politiques, au bénéfice des minorités possédant l'argent ou le pouvoir.

La place, le temps et les moyens d'investigation manquent évidemment pour développer ces affirmations. Les structures d'enseignement en vigueur ne permettent pas d'analyser sérieusement les réponses, données sentimentalement et empiriquement, aux cinq questions posées. Ni l'organisation de la profession. Seules de nouvelles structures libres de toutes contraintes politiques autoritaires peuvent envisager de le faire.

Les structures actuelles de réalisation de la construction sont essentiellement les agences d'architecture, les bureaux d'"études" techniques et les "techniciens" (qui cherchent à arrondir leurs fins de mois, sans formation, mais qui profitent de la situation).

Les agences d'architecture et les bureaux d'études techniques fonctionnent à peu près de la même façon. Avec des procédés empiriques et artisanaux ; en tout cas sans contact avec les spécialistes strictement nécessaires. Leur vie dépend des relations du patron et des caprices de ses clients. L'agence et le bureau d'études travaillent au pourcentage, procédé aberrant quand on sait qu'une villa peut nécessiter autant d'études qu'un groupe de H.L.M. reproduisant n fois la même cellule, pour un profit bien inférieur. L'organisation est hiérarchisée depuis le calqueur jusqu'au patron, en passant par les différents détaillants, projecteurs, architectes d'exécution ou de surveillance de chantier.

Cette organisation reproduit les rapports obsédants de la société bourgeoise traditionnelle : le patron et l'architecte qui savent, le manard qui dessine, et la célèbre devise fasciste, "ici pas de politique, pas de religion, on travaille". Rapports obsédants, atténués parfois par la personnalité humaniste ou paternaliste de l'architecte-patron. Ce patron est, de toute façon, le seul responsable du travail produit (parfois, pour des raisons de rendement financier, spécialisé ou taylorisé). C'est lui qui signe les plans, que parfois il n'a jamais vus. A lui les honneurs, la considération et la consécration. Dans ces structures, les possibilités d'avancement et les perspectives architecturales sont réduites du fait de la nature artisanale de ces structures et en raison des manies, des habitudes et de l'idéologie du patron.

A quelques exceptions près.

Le problème, pour les agences d'architecture, est compliqué par la présence de l'Ordre des architectes, organisme corporatiste aux pouvoirs dictatoriaux et répressifs. Songeons qu'il ne suffit pas d'être diplômé pour être architecte, il faut être inscrit à l'Ordre et bien entendu payer une cotisation. Cet Ordre joue au niveau commercial un rôle de flic, en interdisant la publicité aux architectes, rompant par là l'équilibre des

chances au niveau de la libre concurrence entre promoteurs, bureaux d'études et "techniciens qui ne subissent pas cette contrainte, et les architectes. D'où le monopole publicitaire de fait des promoteurs ! (Le refus d'une idéologie bourgeoise n'empêche pas de s'appuyer consciemment sur cette idéologie pour mieux la combattre.)

Ces structures résultent d'un système périmé. Elles ont fait, et continuent de faire, la preuve de leur incapacité à résoudre des problèmes qu'elles ne sont pas, la plupart du temps, capables de poser. Elles s'avèrent totalement inadaptées aux besoins actuels et à l'économie du pays. Elles sont incapables de faire une place aux jeunes, qualitativement et quantitativement.

Devant ces constatations, des regroupements d'agences ont été envisagés et réalisés. Ce sont des aménagements des structures en place, dans le seul but d'améliorer la prospection et la rentabilité financière et d'assurer la survie de l'architecture bourgeoise libérale. Aussi est-il démagogique de prétendre, comme cela se fait continuellement, que l'un des buts de ces regroupements est de faire une place aux jeunes. Les architectes en place sont trop préoccupés de se sauver eux-mêmes.

Et ceci sans parler du rôle pernicieux de l'Académie des Beaux-Arts (ou dits tels).

Il est absolument nécessaire de repenser le cadre de la conception et de la réalisation de l'architecture, d'une façon rationnelle, méthodique, dans un cadre indépendant des pouvoirs politiques et économiques. Que cela soit impossible dans une société dominée par l'argent ne nous intéresse pas. L'argent est l'exemple même du faux problème. D'outil, il est devenu moteur, et par cela même oppresseur. Nous n'avons pas à nous occuper des formes de gouvernements qui se justifient par l'importance attachée à une monnaie qui, de toute façon, nous échappe, et ne sert en rien à satisfaire nos besoins les plus profonds. L'homme est le jouet des politiciens de tous bords. Nous refusons ce rôle, en replaçant les problèmes à leurs véritables niveaux : ceux des besoins profonds de l'homme, et des structures les mieux adaptées à leur résolution. Ce qui n'est en rien ni démagogie, ni utopie, car la capacité de production de l'homme et les sources d'énergie qu'il a à sa disposition lui permettent de résoudre, dès à présent, tous les problèmes techniques qui se posent. Il suffit de parier sur l'homme, et non sur le prestige, la concurrence et la guerre, qui ne conduisent qu'au gaspillage énergétique.

En raison de l'évolution des progrès techniques, de la transformation des structures mentales et sociales, l'homme éprouve, de plus en plus, le besoin de se déplacer (pour suivre par exemple le déplacement des zones industrielles) ou de changer de perspectives (pour des raisons, par exemple, d'obsolescence ou de confort psychologique).

Face à cette situation, trois solutions peuvent être envisagées dès maintenant :

° l'habitat pourra évoluer dynamiquement suivant un certain nombre de lois et pourra s'adapter, dans une certaine mesure découlant de la valeur des lois évolutives retenues, à des besoins nouveaux ;

° l'habitat pourra évoluer statiquement : l'habitant résoudra ses besoins nouveaux en allant habiter dans de nouvelles constructions répondant à ces besoins nouveaux (évolution par sauts successifs).

° malgré l'apparition de besoins nouveaux, l'habitat n'évoluera pas, pour des raisons économiques et politiques et conditionnera davantage l'individu.

Il est bien évident que cette dernière solution a déjà été retenue par la bourgeoisie, car elle est moins onéreuse et elle permet de mieux contrôler les réactions de l'individu. Mais même dans ce cas, les structures en place doivent être modifiées pour faire place à la demande croissante de logements décents. Il n'est bien entendu pas question de développer ici des propositions permettant l'amélioration et l'évolution des structures en place. Il est hors de question de fournir à la bourgeoisie les causes de nos propres conditionnements. Même si celle-ci va sauter sur l'occasion pour crier à l'incompétence et à la prétention.

En ce qui concerne les deux premiers points, il n'est pas (encore) interdit de faire preuve d'imagination.

L'évolution dynamique ou statique de l'habitat suppose :

1 - La mise en place de structures de recherche et d'analyse des besoins réels de l'homme en matière d'habitation. Ces structures "nationalisées" doivent être indépendantes politiquement et économiquement des pouvoirs en place, et posséder un "budget" propre, attribué sur estimation des besoins par les chercheurs, avec contrôle de l'utilisation de ces fonds a posteriori par la population. Ces structures, organisées d'une façon souple, non opprimente pour les chercheurs et la population, fonctionneraient suivant le principe d'autoévaluation de groupe, en refusant toute hiérarchie, institutionnalisée ou de fait. Il est en effet primordial que tout chercheur soit absolument libre de ses mouvements.

Un tel système ne devrait pas pouvoir conduire à la bureaucratization, et pourrait être un catalyseur d'enthousiasme et de création.

Ces équipes seraient pluridisciplinaires. Elles travailleraient en étroit contact avec la population qui, à tout moment, pourrait exercer son pouvoir : pouvoir de contrôle dans un premier stade, puis très rapidement, quand elle aurait été informée et éduquée, pouvoir de décision.

2 - L'industrialisation du bâtiment pour faire face à la demande croissante, intérieure et extérieure (pays dits sous-développés). Seule l'industrie, avec sa technologie avancée, ses techniques précises, ses méthodes rationalisées, sa grande

capacité de fabrication, peut éviter le gaspillage énergétique et intellectuel, et fournir des objets qualitativement corrects du point de vue technique, et économiquement rentables. (Rappelons au passage qu'économie et finances ont des significations bien différentes : l'économie n'est pas, sauf en système capitaliste, nécessairement liée à l'argent.) Le nombre des objets différents réalisés n'a pas à être élevé. Songeons à la faible quantité de voitures distinctes et à la vie qu'elles créent. Seule l'industrialisation peut permettre de résoudre de façon satisfaisante les problèmes de couleur, d'entretien, de remplacement, d'obsolescence, de déménagement, de mise en place, de qualité (qui peut dans ce cas, parce qu'elle touche à un tout terminé, et non plus à un élément séparé, être contrôlée en laboratoire), et de quantité (pour mémoire : planification à l'échelle mondiale, et non plus égoïstement à l'échelle nationale).

Il ne s'agit évidemment pas de la pseudo-préfabrication en vigueur en France. Pseudo-préfabrication par éléments, qui a presque tous les désavantages de la construction traditionnelle, puisqu'elle utilise des matériaux, des moyens de mise en oeuvre et des corporations traditionnelles. Sans en avoir les avantages au niveau de la mise en oeuvre (manipulation d'éléments lourds, encombrants et fragiles) ou au niveau du confort, voire parfois de l'entretien (fissuration entre dalles préfabriquées). Les motivations financières de cette pseudo-préfabrication sont évidentes (protection par brevets, monopoles de l'exploitation, snobisme des clients...)

A quelques exemples près, tel celui de Rostagnat.

Ces équipes attachées à la préfabrication pourraient être pluridisciplinaires ou unidisciplinaires travaillant en contact avec les équipes de recherche.

Et ceci toujours avec la participation de la population au niveau du contrôle ou de la décision.

3 - Parallèlement, d'autres structures peuvent exister (la structure libérale, si cela lui fait plaisir, mais comment pourra-t-elle se justifier ?). Elles assureraient l'étude et la réalisation de la construction statique ou traditionnelle. Il serait cependant préférable d'en "nationaliser" une partie pour combattre l'emprise des promoteurs et des financiers. A moins que, déjà dans le stade intermédiaire, fonctionne une société sans argent.

Ces structures auraient, par rapport à celles qui sont actuellement en place, de nombreux avantages. Ainsi, le domaine construit ne se trouverait plus être, automatiquement, le reflet d'une société bourgeoise ou la matérialisation des privilèges de minorités autoritaires ou cultivées (privilèges qui vont toujours à l'encontre des besoins réels, ressentis ou non, de la collectivité).

Le système construit ne serait plus automatiquement conditionné par le système du profit (financier ou autre), et par la

politique qui l'impose ou le favorise.

Le système construit pourrait avoir un rayonnement social et culturel valable, et répondre aux besoins de la collectivité. Si parallèlement est menée l'entreprise de libération psychique de l'homme.

Il est parfois libérateur de rêver en observant l'actuel système construit, strict reflet psychique, intellectuel, moral et culturel de la minorité, de l'"élite", qui nous dirige et nous opprime.

V - ANALYSE OBJECTIVE DE QUELQUES CONSEQUENCES
SOCIALES ET PSYCHOLOGIQUES
DE L'OPPRESSION DES STRUCTURES DE REALISATION DES OBJETS
ET DES CONDITIONNEMENTS RESULTANT DE LA CONCEPTION
OFFICIELLE DE LA CONSTRUCTION

"Les philosophes paraissent ignorer comment sont bâtis les hommes, ne point connaître ce qu'ils mangent, les maisons où ils habitent, les vêtements qu'ils portent, la façon dont ils meurent, les femmes qu'ils aiment, le travail qu'ils accomplissent. La manière dont ils passent leurs dimanches. La manière dont ils soignent leurs maladies. Leurs emplois du temps. Leurs revenus. Les journaux, les livres qu'ils lisent. Les spectacles de leurs divertissements, leurs films, leurs chansons, leurs proverbes. Cette ignorance étonnante ne trouble point le cours paresseux de la Philosophie. Les Philosophes ne sentent point attirés par la terre, ils sont plus légers que les anges, ils n'ont pas cette pesanteur des vivants que nous aimons, ils n'éprouvent jamais le besoin de marcher parmi les hommes."

Paul NIZAN - Les chiens de garde

Ces Philosophes, sous le masque de la politique, de la finance, de l'ordre moral, ... de l'Ordre des architectes ou de l'Institut, prétendent nous éduquer, nous informer, nous diriger, nous juger. Ils nous imposent d'une manière pernicieuse, à l'aide de leur "Culture", leurs critères de jugement et leurs idéaux.

Ce sont eux en fait les maîtres de la construction. Ils placent l'architecte (les autres spécialistes aussi d'ailleurs) sur un piédestal, en affirmant que "nul ne peut comprendre ses problèmes" et que "son opinion en matière d'esthétique est la seule valable".

Et l'architecte, petit bourgeois bien-pensant, répète docilement la leçon apprise : "Seul l'architecte devrait avoir le droit de construire. Il est le plus qualifié pour établir les programmes. La politique n'a rien à voir avec l'architecture. La stabilité et un certain conservatisme peuvent être source de progrès..." (entendu au syndicat des architectes à Lyon, à la commission "Accueil des jeunes").

L'architecte n'est, évidemment, pas responsable de la qualité de ce qui se construit, puisque 70 % de la construction lui échappent. Les responsables sont évidemment les maîtres d'oeuvre et les techniciens (comme par exemple "l'industriel du bâtiment" Jean Prouvé, Perret et Le Corbusier qui n'ont jamais été diplômés, ou les ingénieurs Le Ricolais, Kétouff, du Château...).

Les résultats de cette mentalité déplorable d'épicier sont que la construction, en France, à notre époque, se caractérise par :

° sa médiocrité générale, ce qui a fait dire à un architecte cubain : "Il n'y a pas en Europe plus de deux ou trois exemples de construction intéressants".

° son inadaptation à la vie de l'homme (vie biologique, intellectuelle, collective...);

° la transplantation, au niveau de la construction, de la mentalité de la classe dirigeante :

- racisme : ségrégation sociale (H.L.M., bidonvilles...);
- maintien des rapports d'exploités à exploitants (copropriété, location...);
- servilité vis-à-vis de l'idéologie bourgeoise au pouvoir (financement de la construction, politique du logement, spéculation foncière...);

° l'absence de recherche fondamentale et de perspectives d'avenir (voir paragraphes précédents).

Le processus général de production aboutissant à ce résultat (voiture, gadget ou maison) est assez simple :

On fabrique pour vendre, et pour vendre il faut en système capitaliste libéral
trouver des clients,
leur plaire,
être économique et concurrentiel.

1 - Le client

Le client tout comme l'architecte est conditionné par l'idéologie bourgeoise qu'on lui enseigne à l'école et que diffusent à longueur de journée les journaux, la radio, la télévision, le cinéma...

Le client ainsi abêti, sous-cultivé et intellectuellement sous-développé, répétera docilement les leçons apprises en imposant des vues égoïstes et mesquines. Le pouvoir d'invention, de création, d'imagination de nouveaux modes de vie ne peut être le fait que de la réflexion et de l'intuition que ne possède encore qu'une minorité populaire cultivée, instruite, capable de critique et d'ouverture d'esprit.

Le client moyen, lui - et plus particulièrement les fonctionnaires de l'Etat (esclaves dociles, dévoués et choyés)-

ne peut que se référer à ce qu'on lui a appris, à ce qui existe et à le copier.

"La liberté d'autrui étend la mienne à l'infini" a dit justement Bakounine.

2 - Plaire

Pour l'architecte, petit bourgeois possédant en général une instruction un peu plus grande que celle du client, il est assez facile de plaire. Il lui suffit de se soumettre d'une façon ou d'une autre - la démagogie, la flatterie et le paternalisme sont encore efficaces - au mauvais goût, à la putasserie et à l'arrivisme prétentieux du client. Il n'y a qu'à sacrifier l'essentiel au superficiel (gadgets), au mensonge (fausses perspectives, faux aménagements, faux marbres...), céder à la facilité et être économique pour être concurrentiel.

3 - Etre économique et concurrentiel

C'est, pour le constructeur, oublier, toujours par HASARD, des problèmes essentiels : entretien, usure, réparations, aménagements, confort, évolution, ... coût à long terme, prix de revient réel sur vingt ans. Bref, les problèmes VECUS de la vie normale.

On rentabilise encore en parquant les VEAUX dans des ETABLES à multiples niveaux, appelées encore cages à lapins ou H.L.M.. Et en réduisant et en simplifiant les frais d'études.

4 - Résultat

Ce qui évidemment a pour effet immédiat de maintenir le conditionnement de la masse, de le développer et de contribuer à la fabrication à la chaîne de petits bourgeois racistes, jaloux de leurs pauvres faux privilèges, fidèles serviteurs du pouvoir qui les a logés et à qui ils se doivent de montrer leur reconnaissance sous peine de "grand malheur".

Le rôle de l'architecte salarié, prolétaire réduit presque malgré lui au rôle de chien de garde de la masse sous-culturisée est identique à celui du KAPO dans un camp de concentration.

Le cercle était vicieux. La boucle est fermée. Lecteur, il n'y a pas beaucoup de solutions à proposer. L'évolution dans le cadre des structures en place est évidente. Elle ne peut que développer l'esclavage intellectuel et la misère psychologique. Seule est à envisager la réflexion conduisant à la transformation simultanée, par la force, des structures mentales et sociales de la société. L'histoire a montré que le progrès résultait toujours de révolutions provoquant des changements profonds des structures économiques, mentales et sociales.

Il faut recommencer MAI inlassablement.

Jean COHENNY

SEPTEMBRE 1968

LA FONCTION SOCIALE-DEMOCRATE DE L'ARCHITECTE

Le texte de Jean Cohenny (*) me semble parfaitement déplacé dans une publication qui s'appelle "Recherches libertaires". Laissez cela à l'Huma, aux cathos de gauche ou à "Elle". Je vais m'expliquer, mais il me semble que vous avez manqué d'esprit critique en imprimant cela et que vous êtes surtout référés au scandale de son diplôme et à la petite fête que cela a occasionné, pour trouver cela "révolutionnaire".

Je vais surtout m'attacher à montrer ce que son texte contient de réactionnaire et que vous diffusez sans vous en rendre compte.

Les seuls éléments intéressants de ce texte sont des questions auxquelles il ne répond malheureusement pas :

"Quels conditionnements et quelles oppressions voulons-nous combattre précisément ?"

"Quelle est la fonction que doit remplir l'architecte et quel rôle la société moderne fait-elle ou veut-elle faire jouer, consciemment ou non, à l'architecte ?"

Certains éléments anecdotiques auraient pu avoir le rôle d'information critique si l'on n'y avait pas ajouté de considérations absurdes dans le genre de celle qui suit :

"l'architecte qui, dans le Finistère, a fait modifier un programme municipal de logements sociaux, en faisant passer le nombre de la vingtaine à la dizaine... est un criminel."

Il est parfaitement absurde de critiquer le système sur de tels points de détail, comme si la résolution de ce problème pouvait entraîner sa destruction. Ce n'est certainement pas Monsieur l'Architecte qui va faire à lui seul la révolution. Mais ce qui est sous-entendu dans cet exemple correspond tout à fait à l'orientation politique générale du texte : Vous avez là le portrait fidèle du réformiste, missionnaire et prêtre-ouvrier de surcroît. Avec en plus un excellent défenseur de la profession d'architecte ; l'architecte est comme chacun sait un grand humaniste et J. Cohenny ne fait pas exception on dirait !

(*) La responsabilité sociale de l'architecte, paru dans R.L. N° 5. La suite du texte est publiée dans ce numéro.

Les idées principales qui se dégagent de ce texte sont les suivantes :

- ° L'architecture-esthétique, c'est mauvais (d'accord !)
 - ° L'architecture-maquette, c'est mauvais (d'accord !)
- ET LES AUTRES ? CELLES QUI N'ONT RIEN, MAIS RIEN D'ESTHETIQUE ?

Poursuivons...

° La bonne architecture, c'est celle qui répond d'abord "aux besoins fondamentaux de l'homme".
(C'est intéressant, mais quels sont ces besoins et qui les détermine ?)

° C'est l'architecte "compétent" et des spécialistes de la société qui déterminent les besoins fondamentaux de l'homme.
(Ainsi l'architecte reste le chef d'orchestre dont parlent tous les vieux bonzes de l'architecture décadente, mais comme vraiment les sciences sont trop avancées pour que l'architecte puisse avoir une culture encyclopédique, il a besoin de la collaboration de tous les chiens de garde de la société dont la collaboration au système répressif a été dénoncée au mois de mai : psychologues, sociologues, pédagogues, etc.)

° La plupart des besoins qui sont énumérés sont des besoins à la survie et non pas des besoins de vie.

La réponse à ces besoins peut se faire progressivement par le système répressif actuel qui cherche à aménager ce quotidien qui envahit la conscience de l'homme. Nous n'avons pas à faire chorus avec les humanistes qui se plaignent des grands ensembles, des villes nouvelles, du manque d'espaces verts, etc. (cf. campagne dans "Elle" pour sauver la nature de la pollution !)

° Le besoin de liberté, c'est avoir suffisamment de surface et de volume dans son appartement, pouvoir aller se laver aussitôt après avoir baisé...

... le reste c'est à vous de le déterminer, J. Cohenny ne voit pas autre chose pour le moment. Avouez que la réflexion n'est pas poussée très loin pour ce qui devrait être les points les plus importants !

° "Seule l'industrialisation, rationnelle et encouragée, peut résoudre ce problème..."

Le Corbusier disait déjà cela il y a quarante ans. Nous n'avons pas à être systématiquement contre l'industrialisation ; tout dépend de ce qu'on entend par là. A première vue, il s'agit pour Cohenny d'améliorer les HLM et les habitats sociaux. Dans ce cas, l'industrialisation est un élément utilisable par le capitalisme pour résoudre ses contradictions (il faudrait plutôt dire pour les camoufler). En effet, elle permettrait de résoudre rapidement le problème de la crise du logement et l'élimination des taudis. De nombreux architectes et ingénieurs communistes préconisent cette solution. Encore une fois, il faut se poser la question de savoir s'il faut donner au système les solutions qui lui permettront de se maintenir. A cela, on peut ajouter, dans l'état actuel des choses, la monotonie et la conformité qu'amène l'industrialisation et qui entrent parfaitement dans le cadre de la sur-répression (Marcuse) et de la quotidienneté (Lefebvre).

° Il semble regretter que l'architecte ne puisse prendre de décisions. "Le pouvoir aux architectes" alors...

° Si l'architecture est mauvaise, c'est que l'architecte manque de culture populaire !

En effet, l'architecte devrait sans doute rendre visite aux ouvriers afin de se rendre compte comment ils utilisent leur cuisine, ainsi il fera de la bonne architecture populaire. Existe-t-il seulement une culture populaire, comme il dit ? Moi, je crois que la culture populaire est ce que les bourgeois fabriquent à l'intention de l'ouvrier pour le divertir, tout le reste est moeurs ou comportement attachés à l'existence de classes. Incontestablement, Cohenny est pour l'intégration de la classe ouvrière.

° Il faut améliorer la formation des architectes dans les écoles. C'est aussi l'avis d'Edgar Faure...

ET J'EN PASSE...

L'ensemble n'est guère éloigné de Le Corbusier (PC ; avec cette différence que Le Corbusier prétendait faire l'inventaire des besoins de l'homme tout seul, alors que J. Cohenny demande l'aide de tous les chiens de garde du système répressif).

J. Cohenny sera content lorsque le psychologue lui aura dit ce qu'il faut faire pour que les gens ne soient pas inadaptés à la société ; que le sociologue lui aura expliqué comment il faut disposer les bâtiments pour étouffer la lutte des classes et empêcher les conflits (raciaux par ex.) ; et lorsque l'économiste lui aura lâché un ou deux espaces verts pour que les gens puissent s'oxygéner et apaiser dans le sport leurs instincts sexuels et leur esprit de révolte.

Le choix qu'il propose à la fin est trop simpliste et malheureusement on ne peut pas être d'accord du tout avec le contenu de la dernière alternative.

Il est relativement facile de révéler les carences du système, de découvrir de nouvelles injustices dans tous les domaines. Ce travail, d'ailleurs, n'a pas été suffisamment poussé dans ce texte de Cohenny. Notre rôle est-il de recoller les pots cassés, de proposer des solutions d'aménagement du système, de dicter au pouvoir ce qu'il devrait faire pour arriver à se maintenir ?

J. Cohenny manque tout à fait d'imagination dans les propositions qu'il fait, dans la mesure où elles ne sont que des améliorations de l'architecture capitaliste (ou socialiste d'Etat, c'est pareil) et où il ne cherche absolument pas à innover, à imaginer ce que pourrait être l'architecture dans un pays en révolution.

Aucun doute, l'architecte, le psychologue, le sociologue resteront dans la future société de Cohenny les pontes dont il faut vénérer le savoir ; il ne remet absolument pas en cause l'existence de ces gens-là.

H.D.

P.S. Remarquez le lapsus extrêmement révélateur du social-démocrate, ouvriériste : Il n'est pas, comme les autres, chien de garde de la bourgeoisie, mais "chien de garde du peuple" !